



National Library  
of Canada

Bibliothèque nationale  
du Canada

Canadian Theses Service

Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada  
K1A 0N4

## NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30.

## AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, tests publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30.

Roman humoristique sur un  
modèle adapté de celui proposé  
par V. Propp pour le conte  
merveilleux russe

par

PAUL MORISSETTE

Département des lettres françaises

Faculté des arts

Thèse présentée à l'École des études supérieures  
de l'Université d'Ottawa  
en vue de l'obtention de la Maîtrise ès arts  
(Lettres françaises): M.A.



Paul Morissette, Ottawa, Canada, 1987.

Permission has been granted to the National Library of Canada to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film.

The author (copyright owner) has reserved other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her written permission.

L'autorisation a été accordée à la Bibliothèque nationale du Canada de microfilmer cette thèse et de prêter ou de vendre des exemplaires du film.

L'auteur (titulaire du droit d'auteur) se réserve les autres droits de publication; ni la thèse ni de longs extraits de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation écrite.

ISBN 0-315-46822-X



UNIVERSITÉ D'OTTAWA  
UNIVERSITY OF OTTAWA

Remerciements

Merci à Monsieur Robert Vigneault de m'avoir si judicieusement conseillé. Je garderai un excellent souvenir de cette période: recevez mes sentiments les plus reconnaissants.

### Avant-propos

Cette thèse de création se révélait une excellente occasion de toucher à l'écriture romanesque et un précieux moyen de se voir contraint d'achever un texte d'imagination d'une longueur appréciable. Toutefois, cette circonstance n'était pas perçue comme une chance unique d'écrire enfin un roman extraordinaire mais plutôt comme un moment privilégié d'expérimenter. Ce fait revêt son importance: le but premier était de tenter une expérience nouvelle, le roman a été envisagé dès le départ comme un ballon d'essai.

Pour une fois, un individu ne lirait pas un texte de création pour ensuite écrire une critique mais suivrait plutôt le chemin inverse: il lirait des textes de critique pour ensuite écrire un texte de création. On trouvera donc ici le récit d'une histoire fictive appuyé, pour la structure, sur l'essai critique de Vladimir Propp, Morphologie du conte(1), et, au niveau thématique et rhétorique, sur la théorie d'Elie Aubouin

---

(1) Propp, Vladimir, Morphologie du conte, Paris, Editions du Seuil, 1970, 254p.

décrite dans son ouvrage intitulé Technique et psychologie du comique(<sup>2</sup>). L'expérience se révéla enrichissante mais, comme on le verra, il ne s'agit sans doute pas de la méthode idéale pour écrire un roman.

Première difficulté majeure: comment trouver des idées originales quand on s'impose une structure? Un peu comme si un jeune romancier avait un écrivain de métier comme conseiller, lequel au lieu de lui prodiguer quelques conseils utiles, lui dicte précisément ce que doivent faire les personnages de l'histoire. Voilà alors notre débutant limité dans son imagination et il lui reste à peine une personnalité. Il lui faudra à ce moment multiplier les efforts non seulement pour faire la preuve d'un minimum d'originalité avec la personnalité d'un autre mais aussi pour conserver son intérêt au travail.

De façon tout à fait naturelle, au bout d'un certain temps notre auteur novice cherchera probablement les aspects où son "tortionnaire" a oublié de lui en imposer. Dans notre texte de création, tout en demeurant strictement fidèle à la structure de Propp, nous avons cherché l'originalité dans l'accessoire. Précisons ce point important.

(2) Aubouin, Elie, Technique et psychologie du comique, Marseille, O.F.E.P., 1948, 272p.

Pour Propp une fonction se caractérise par la constance d'un élément d'un conte à l'autre. Seule est importante pour lui la question de savoir ce que font les personnages, les autres questions, qui fait quelque chose et comment il le fait, ne se posent qu'accessoirement. Ainsi, dans un conte la phrase suivante: le dragon enlève la fille du roi. Une telle phrase ne contient pas moins de quatre éléments: le dragon, l'enlèvement, la fille et le roi. Or, ici, l'élément stable est l'enlèvement, alors que les trois autres varient d'un conte à l'autre; et seul le premier mérite le nom de "fonction", qui devient une unité fondamentale.

Dans l'exemple cité, nous avons affaire à la huitième fonction de Propp, le méfait, où un agresseur (le dragon) accomplit un vol ou un enlèvement (enlèvement de la fille du roi). Or, dans notre propre texte de création, nous avons la même fonction où un agresseur accomplit aussi un enlèvement. Qui agit cependant? Anoz, un monstre à deux faces; Palérou, un héros immoral; Arizou, le frère du héros. Comment se réalise le méfait? Le héros vend son frère à Anoz pour un porc supposé endormi dans la boue jusqu'au cou; au moment où le monstre s'enfuit avec sa victime, le héros constate qu'il a été dupé: il ne trouve que la tête et la queue d'un porc dans le tas de boue.

Le schéma de Propp a donc été scrupuleusement suivi. Nous avons par contre cherché notre originalité dans les éléments variables: qui fait quelque chose et comment il le fait. Restait tout de même à ce niveau une nouvelle contrainte: il fallait y appliquer des techniques précises d'humour. Pas facile car d'abord fallait-il dénicher un essai dont la théorie serait applicable.

Les ouvrages de Bergson<sup>(3)</sup>, Jankélévitch<sup>(4)</sup>, Freud<sup>(5)</sup> et bon nombre d'articles écrits au sujet de l'humour, à notre avis, ne répondent pas de façon satisfaisante à la question suivante: comment faire rire? En effet, ces théories ont l'un ou l'autre des deux défauts suivants: elles sont dans certains cas si abstraites que nous ne pouvons les utiliser pour fabriquer nos propres histoires drôles ou encore elles sont si proches des exemples expliqués que nous ne pouvons les employer sans répéter la même histoire sous le couvert de quelques modifications mineures. De tous les auteurs étudiés, seul Elie Aubouin s'est révélé à nos yeux réellement pratique dans ses explications.

(3) Bergson, Henri-Louis, Le Rire, Paris, P.U.F., 1978, 157p. "Bibliothèque de philosophie contemporaine".

(4) Jankélévitch, Vladimir, L'Ironie, Paris, Flammarion, 1979, 186p.

(5) Freud, Sigmund, Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient, Paris, Gallimard, 1979, 408p.

Auboin présente l'immense avantage d'expliquer en détail chacune des étapes à la fabrication d'histoires drôles. Toutefois, aussi pratique que soit sa théorie, elle ne présente pas moins une difficulté: son utilisation laisse peu de place à la spontanéité, d'où, parfois, une certaine application mécanique apparente dans le texte de création.

Nous avons donc parfois construit des mots d'esprit en suivant chacune des étapes d'une technique. D'autres fois, nous avons suivi le chemin inverse: nous avons écrit spontanément un discours humoristique pour ensuite trouver la mécanique qui y était appliqué inconsciemment.

En somme, dans le but de mettre en pratique des textes théoriques, nous avons écrit un récit en nous imposant un certain nombre de contraintes. Nous montrons, dans la partie théorique de la thèse, la façon dont nous avons écrit un roman adapté au modèle du conte merveilleux russe tel que décrit par Vladimir Propp. Nous parlerons ensuite des techniques d'humour telles que vues par Elie Aubouin et leur application dans notre texte de création. Le roman constitue la troisième partie de la thèse.

## I

*La structure du récit*

Le roman tend à absorber à peu près tous les autres genres littéraires. Ainsi parlera-t-on parfois du roman poétique, du roman biographique et de bien d'autres encore. Ce caractère ouvert rend alors difficile la définition du genre.

Sans doute le roman fait-il le récit d'une histoire. Cette dernière, dans un roman, "a généralement la forme d'une suite ordonnée et finie (soit un "arrangement") d'unités, qu'on peut appeler des événements narratifs, qui font évoluer une situation initiale vers une situation finale. Ces événements narratifs (ou grosses unités narratives) les théoriciens les ont d'abord nommés des fonctions (...) parce que ces unités sont toujours "fonctions" des personnages." (1) Or notre texte de création a été construit sur un modèle adapté de celui proposé par Vladimir Propp pour le conte merveilleux

(1) Laflèche, Guy, Petit manuel des études littéraires, VLB éditeur, Montréal, 1977, p. 43.

russe lequel, aussi, prend la forme d'une suite de fonctions qui font évoluer une situation initiale vers une situation finale. Ce qui fait de notre texte de création un roman se trouve donc ailleurs que dans la structure du récit. Avant de voir en détail cette dernière, qui est l'objet du présent chapitre, déterminons les éléments qui ont permis de transformer en roman une suite d'unités propres au conte merveilleux russe.

Selon la définition du Petit Robert<sup>(2)</sup>, le mot "roman" désigne aujourd'hui une "oeuvre d'imagination en prose, assez longue, qui présente et fait vivre dans un milieu des personnages donnés comme réels, nous fait connaître leur psychologie, leur destin, leurs aventures." Or notre texte de création constitue aussi une oeuvre d'imagination en prose, assez longue, qui fait effectivement connaître la psychologie, le destin, les aventures de personnages. Reste toutefois cette notion de réel.

Dans le roman, l'histoire qui est racontée est évidemment fictive. Cette caractéristique n'empêche pas toutefois le roman de jouer sur la frontière du réel et de la fiction. Ça semble même en constituer une des essentielles manières d'être. D'où l'importance dans

(2) Petit Robert, Paris, Le Robert, 1982, p. 1726.

le dictionnaire des mots suivants: "des personnages donnés comme réels." Dans le conte, cependant, il en va tout autrement. En effet, selon R. Bourneuf et R. Ouellet, l'intention du conteur est très claire: "(...) le conteur (...) ne tente pas de donner son histoire pour vraie, ni même pour vraisemblable, au besoin il fait parler les objets, les animaux, apparaît un génie (...)" (3) Bref, si l'intention de l'histoire exclut réalisme et vraisemblance, nous aurons un conte. D'où peut-être l'idée de "pure invention" qui s'attache aujourd'hui au mot dans la conversation courante, de récit sans fondement, d'histoire invraisemblable.

Or notre texte de création fait appel à des événements appartenant à la vie réelle et reflète notre civilisation. Il refuse de n'être qu'un conte pour se vouloir observation et analyse du monde où nous vivons. Il joue sans cesse sur la frontière ambiguë du réel et de la fiction. A titre d'exemple, lorsque le héros pénètre dans un tunnel et y rencontre des animaux qui, sous la terre, font la chasse aux vers pour fabriquer l'engrais du "jardin de l'avenir", la description est fondée sur une situation contemporaine: on retrouve là, en effet, le lot de la majorité des travailleurs modernes. Tout comme le discours politique du héros qui suivra, la tra-

(3) Bourneuf, R., Ouellet, R., L'Univers du roman, Presses Universitaires de France, Paris, 1972, p.27.

hison de cēt orateur et la réaction bête du peuple se veulent copie conforme d'événements récents. De même lorsque le héros se rend dans un certain village, il y rencontre une population qui a une petite bête étrange comme objet de culte: l'"Innitharyngue". Partout on répète la même phrase: "Donnez-nous votre innitharyngue, immédiatement!" Toute la vie des gens de l'endroit est organisée en fonction de cet animal. Chaque villageois est affolé à l'idée de perdre la bête qu'il possède, devient agressif, fait des dépressions nerveuses, etc. Remplacez cette bête étrange par l'argent et vous aurez la description d'un monde qui ressemble drôlement au nôtre.

Notre texte de création fait non seulement appel à des événements et à des situations appartenant à la vie réelle mais il use aussi du vraisemblable. L'histoire contient certes des éléments extraordinaires mais qui reçoivent une justification. On y trouve en effet un certain merveilleux où apparaissent de petits gadgets, des perfectionnements techniques actuellement irréalisables mais après tout parfaitement possible. Notre texte, par moments, se trouve donc très près de ce qu'on appelait en France, au XIX<sup>e</sup> siècle, le "merveilleux scientifique" et qu'on appelle aujourd'hui la science-fiction. Ainsi, lorsque le héros s'en

va à la rencontre du premier donateur, il s'introduit en premier lieu dans un laboratoire moderne où il trouve microscopes, éprouvettes, tableaux sur lesquels sont entassés des figures géométriques, des calculs algébriques et des dessins anatomiques; l'objet dit "magique" alors reçu est une minuscule tige au pouvoir de fendre la matière et qui est le fruit des recherches d'un homme de science. Un deuxième exemple: à son retour chez lui, le héros, avec l'aide d'un nouveau donateur, réussit à construire un robot sur le modèle du corps humain, capable de penser et d'agir comme une éditrice de revue.

Selon la citation précédente de Bourneuf et Duelllet, afin de rendre encore plus invraisemblable son histoire, l'auteur d'un conte fera parler les objets, les animaux, apparaître un génie. Evidemment, il s'agit là d'un excellent moyen de rendre invraisemblable une histoire. Toutefois, ce genre de récit n'exclut pas automatiquement le réel et la vraisemblance. A preuve cette citation du Petit Larousse illustré: "Alice au pays des merveilles, roman de Lewis Carroll (1865), qui reproduit les fantaisies de la logique enfantine." (4) Alors il existerait donc des romans où des animaux et des objets peuvent parler? Oui, dans la mesure où, comme

(4) Petit Larousse illustré, Paris, Larousse, 1968, p. 1109.

dans l'ouvrage de Carroll, on trouve certains éléments plausibles et une certaine forme d'écriture. Alice au pays des merveilles reproduit la logique enfantine et se veut comme tel une représentation de la logique enfantine. Au début du roman, Alice est assise à côté de sa soeur et se plaint de n'avoir rien à faire. Alors seulement, elle entre dans le rêve<sup>(5)</sup>. A la fin de l'ouvrage, nous nous retrouvons dans les chapitres intitulés "Secouement", "Réveil" et "Qui a rêvé cela?", lesquels montrent un enfant revenant à la réalité<sup>(6)</sup>.

On peut évidemment se demander jusqu'à quel point tient une définition qui laisserait l'oeuvre changer de genre du simple fait de quelques paragraphes qui laissent entendre, comme chez Carroll, qu'on a affaire à des rêves d'enfant. En réalité, le roman fait appel à la vraisemblance et à une certaine forme d'écriture alors que le conte fait appel à l'invraisemblance et à une certaine autre forme d'écriture.

Dans le conte, selon Marcel Raymond, la loi "(...) est toujours de concentration, de netteté, l'art est toujours de ne dire que le nécessaire, de caractériser fortement et d'une manière sensible."<sup>(7)</sup> Au contraire,

(5) Carroll, Lewis, Tout Alice, Editions Flammarion, Paris, 1979, p. 43.

(6) Ibid. p. 331 à 335.

(7) Raymond, Marcel, Anthologie de la nouvelle française La Guilde du livre, Lausanne, 1950, p. 17.

selon Bourneuf et Ouellet, le roman "(...) développe, prend son temps, fait détours ou retours, laisse s'installer dans l'intrigue des zones presque vides (...)"(8) On distingue donc aussi notre texte de création des contes par la quantité d'attention accordée à l'individualisation des personnages et à la présentation détaillée de leur environnement.

Ce souci d'individualiser les personnages se manifeste au départ par leurs noms particuliers plutôt que des noms types. Le héros se prénomme habituellement Ti-Jean dans le conte oral franco-ontarien et Ivan dans le conte merveilleux russe. Palérou, Arizou, Anoz, Viracelle et tous les autres personnages de notre récit ont des noms particuliers, propres à notre texte. Leurs raisons d'agir, parallèlement, exigent des "détours" et des "retours" puisqu'ils ne sont pas dès le départ fortement caractérisés. Alors que seul l'enlèvement du frère du héros par un agresseur suffisait à lancer le récit, le nécessaire seulement, le texte débute par une longue justification du héros-narrateur, les cinq premières pages, pour avoir vendu son frère. Loin d'être fortement caractérisé (habituellement le héros d'un conte folklorique est courageux et malin), notre personnage principal se révèle peu à peu, après un assez long

(8) Bourneuf, R., Ouellet, R., L'Univers du roman, Presses Universitaires de France, Paris, 1972, p.27.

développement, raisonneur absurde et héros insensible. Les trois pages suivantes laissent découvrir un méchant éduqué et prétentieux, sensuel et malin. Ainsi tout au long du texte de création rencontrera-t-on de longs discours, des développements inutiles à la structure de Propp mais qui laissent peu à peu découvrir la psychologie de personnages qui ne sont pas des types généraux d'humanité "caractérisés fortement."

La description des milieux est aussi à chaque fois détaillée. Avant sa rencontre avec le premier donateur, cinq pages servent à la description du milieu où des animaux, soumis au despotisme d'un dictateur, font la chasse aux vers: on y découvre des galeries superposées et tourbillonnées en toutes les directions, un tas d'échelles, un éclairage assuré par des chandelles à gâteau, des chars tirés par des rats, une salle d'usinage avec de la machinerie, etc. L'intrigue de notre texte de création se joue donc entre individus particuliers, dans des milieux particuliers, jamais simples, ni concentrés et nets.

En définitive, quoique construit sur la structure du conte merveilleux russe, le texte de création n'en demeure pas moins un roman. En jouant à tout moment sur la frontière du réel et de la fiction et en accordant

quantité d'attention à l'individualisation des personnages comme à la description de l'environnement, l'histoire racontée se veut du genre romanesque. Cette question touchant au caractère du récit étant résolue, venons-en maintenant à la théorie de Propp.

### La théorie de Propp

A la lecture d'une centaine de contes merveilleux russes, Vladimir Propp a été frappé par le retour d'événements et de personnages identiques. Ainsi, remarquait-il, un personnage est souvent, au départ, âgé ou malade mais toujours en état de manque. Une tâche est alors proposée au héros et, même si elle varie d'un conte à l'autre, elle reste toujours un appel à ce dernier ou son envoi et répond toujours à la fonction de manque précédente. Différents personnages pouvant accomplir des actions identiques, Propp va donc se concentrer sur les fonctions pour tenter de cerner le maillon fondamental du déroulement de l'intrigue. Il découvre alors que le conte merveilleux comprend habituellement, et dans un ordre presque toujours semblable, trente et une fonctions. En voici la présentation avec leurs signes conventionnels attribués par Propp:

- I. Eloignement - Absence ( $\beta$ ): départ, absence, mort d'un ou plusieurs membres de la famille.
- II. Interdiction - Prohibition ( $\gamma$ ): une interdiction est posée ou un ordre donné.
- III. Transgression - Violation ( $\delta$ ): l'interdiction est transgressée ou l'ordre exécuté.
- IV. Interrogation - Demande de renseignements ( $\epsilon$ ): l'agresseur essaie d'obtenir des renseignements.
- V. Information ( $\zeta$ ): l'agresseur reçoit des informations sur sa victime.
- VI. Tromperie ( $\eta$ ): fréquemment il s'agit d'un pacte trompeur entre le héros et l'agresseur.
- VII. Complicité ( $\theta$ ): la victime se laisse tromper.
- VIII. Méfait ou manque ( $A$ ): fixe un manque ou un méfait initial qui sera le moteur de la narration; avec ces huit premières fonctions, commence le récit.
- IX. Appel ou Envoi du héros, Médiation, Moment de Transition ( $B$ ).
- X. Début de l'action contraire ( $C$ ): le héros doit accomplir une tâche difficile pour effacer le méfait ou le manque.
- XI. Départ ( $\uparrow$ ): le héros part pour l'aventure.
- XII. Première fonction du donateur ou Héros mis à l'épreuve ( $D$ ).
- XIII. Réaction du héros ( $E$ ): affrontement de l'épreuve.
- XIV. Réception de l'aide et/ou Transmission de l'objet magique ( $F$ ): on aide le héros et/ou on lui donne un objet magique.
- XV. Déplacement - Voyage ( $G$ ): le héros se déplace dans l'espace entre deux royaumes ou voyage avec un guide.
- XVI. Combat ( $H$ ): le héros et son agresseur s'affrontent.

- XVII. Marque (I) : le héros est blessé ou s'empare d'un objet ce qui, à la fin du récit, permettra de distinguer le vrai héros du faux héros.
- XVIII. Victoire (J) : l'agresseur est vaincu.
- XIX. Réparation (K) : réparation du méfait ou du manque.
- XX. Retour (↓) : le héros revient.
- XXI. Poursuite - Persécution du héros (Pv) : le héros est agressé en cours de route.
- XXII. Secours - Héros sauvé (Rs) : le héros est secouru et sauvé.
- XXIII. Arrivée incognito (O) : le héros rentre secrètement chez lui.
- XXIV. Prétentions mensongères (L) : un faux héros fait valoir des prétentions mensongères; devant cette imposture, il y a généralement les fonctions qui suivent:
- XXV. Tâche difficile (M) : on assigne une tâche difficile au héros.
- XXVI. Tâche accomplie (N) : le héros réussit à remplir sa tâche.
- XXVII. Reconnaissance (Q) : le vrai héros est reconnu.
- XXVIII. Découverte (Ex) : le faux héros est démasqué.
- XXIX. Transfiguration (T) : le héros reçoit une nouvelle apparence.
- XXX. Punition (U) : les méchants sont punis.
- XXXI. Mariage (W<sup>o</sup>) : les bons sont récompensés.

Telle est la structure à partir de laquelle nous avons écrit un roman. Il importe donc maintenant de revoir en détail chaque fonction ainsi que la façon dont chacune se présente dans le texte de création.

Application de la structure de Propp  
pour la fabrication d'un roman

Dans le texte de création, nous avons regroupé en un seul bloc la situation initiale (X) et les dix premières fonctions qui sont les suivantes: éloignement (B), interdiction (Y), transgression (Z), interrogation (E), information (L), tromperie (N), complicité (O), méfait (A), médiation (B), et début de l'action contraire (C). Toutefois, comme l'exige la structure normale du conte merveilleux russe, ces fonctions se présentent dans un ordre déterminé.

Le récit débute donc par une situation initiale, laquelle n'est pas considérée par Propp comme une fonction et sert le plus souvent à énumérer les membres de la famille. Nous y présentons donc Palérou, le héros-narrateur; Arizou, le frère du héros; Malilaric, leur mère, et il est fait mention du père qui est absent au moment où débute l'histoire. Ces gens habitent à Votreville.

Cette situation initiale se présente sous la forme d'une longue justification du héros-narrateur pour avoir vendu son frère. Nous avons voulu ainsi dès le départ montrer un héros cruel dont la façon de raisonner est

pour le moins inhabituelle. On notera que cette situation initiale comprend donc plusieurs éléments qui ne sont pas fondamentaux dans la structure du conte merveilleux. Il en sera ainsi d'ailleurs tout au long du texte de création, le passage d'une fonction à une autre pouvant être accompagné d'événements supplémentaires. Propp parle alors d'"éléments auxiliaires". A la présentation de la famille se mêle donc un long raisonnement où il est démontré qu'aucun homme ne sait résister à l'appel des profits personnels et que si le héros a vendu son frère, on ne devrait lui en faire reproche. Les dix premières fonctions suivent pour expliquer les événements qui l'ont conduit à commettre l'acte qu'on pourrait lui reprocher. Voyons comment Propp présenterait celles-ci avec un peu plus de détails et en un texte suivi.

Des membres de la famille s'éloignent de la maison (B) et le héros se fait signifier une interdiction (Y) qui est transgressée (Z). L'agresseur, le méchant, fait alors son entrée dans l'histoire et essaie d'obtenir des renseignements en interrogeant sa victime ou en se laissant interroger par elle (E). L'agresseur reçoit alors des informations sur sa victime (L) et tente de la tromper pour s'emparer d'elle ou de ses biens (K). Cette dernière se laisse tromper et aide ainsi son ennemi

malgré elle ( $\Theta$ ) qui nuit alors à l'un des membres de la famille ou lui porte préjudice ( $A^+$ ). La nouvelle du méfait divulguée, on envoie le héros ( $B$ ) qui décide d'agir ( $C$ ). Notons avant de traduire ces généralités en une suite d'événements plus précis que certaines de ces fonctions offrent des choix. Ainsi l'interrogation peut être inversée alors qu'au lieu de l'agresseur c'est la future victime qui pose des questions ( $E^2$ ). Evidemment, l'interrogation inversée appelle la réponse correspondante ( $F^2$ ); nous nous trouvons alors devant des fonctions couplées, le type d'informations fournies correspondant au genre d'interrogation. Dans la fonction "tromperie", l'agresseur peut agir par la persuasion ( $\eta'$ ) et la victime se laisser convaincre ( $\theta'$ ). Tout comme le méfait peut se réaliser sous de multiples formes ( $A^6$ ).

Dans le texte de création, Malilarié demande à ses deux fils de rejoindre leur père à la ville ( $B$ ) en leur recommandant de ne pas passer par le dépotoir ( $Y$ ). Les deux fils désobéissent et y rencontrent Anoz, un monstre à deux faces qui, à maintes occasions, enlève des gens pour les amener dans sa grotte secrète ( $\delta$ ). Incapable de courir pour attraper ses victimes, Anoz se laisse interroger par Palérou qui veut vendre son frère ( $E^2$ ). Le héros demande donc au méchant ce qu'il lui propose en

échange ( $\mathcal{L}^2$ ) et se fait offrir un porc supposément endormi dans la boue jusqu'au cou ( $\mathcal{M}^1$ ). Pallérou accepte et livre son frère Arizou ( $\Theta^1$ ) pour découvrir la tromperie quelques instants après: au moment de prendre son dâ, il réalise qu'Anoz lui a menti car s'il y a bien la tête et la queue d'un porc dans un tas de boue, il manque tout le milieu qui doit rejoindre ces deux parties ( $A^6$ )! Revenu chez lui, le héros se fait ordonner par sa mère de retrouver son frère ( $B$ ). Il tente de protester mais il reçoit un coup de pied et on le jette à la rue, ce qui, par la force des choses, le décide d'agir ( $C$ ).

A la suite de ces événements, le récit va réellement commencer. Souvent d'ailleurs les sept premières fonctions ne sont pas présentes dans le conte merveilleux, le méfait suffisant à lancer l'histoire. Ce méfait initial constitue donc le moteur de la narration. Les fonctions XI à XXII constituent pour nous la seconde séquence, bien que ce point de vue ne soit pas nécessairement envisagé ainsi par Propp.

La seconde séquence comprend donc les fonctions suivantes: départ ( $\uparrow$ ), première fonction du donateur ( $D$ ), réaction du héros ( $E$ ), réception de l'objet magique ( $F$ ), déplacement dans l'espace entre deux royaumes

et voyage avec un guide (G), combat (H), marque (I), victoire (J), réparation (K), retour (↓), poursuite (Pv) et secours (Rs). Traduisons ces fonctions en actions un peu plus précises.

Le héros quitte sa maison (↑) et bientôt subit une épreuve, un questionnaire, une attaque, etc., qui le préparent à la réception d'un objet magique ou d'un auxiliaire magique (D). Le héros réagit donc aux actions du futur donateur (E) et un objet magique est mis à sa disposition (F). Il est ensuite transporté, conduit ou amené près du lieu où se trouve l'objet de sa quête (G) et y affronte son agresseur dans un combat (H) où il reçoit une marque (I). L'agresseur est vaincu (J). A peine parti, le héros revient au même endroit (↓), est poursuivi (Pv) puis secouru (Rs).

Encore une fois, certaines fonctions offrent des choix. Ainsi l'épreuve qui prépare le héros à la réception d'un objet magique peut se présenter sous la forme d'un service rendu par le héros. Objectivement, selon Propp, il s'agit là d'une épreuve bien que, subjectivement, le héros ne le ressente pas comme telle (d'). L'objet magique peut être transmis directement (F') mais on peut aussi le recevoir de diverses autres

façons: on rencontre une forme particulière de l'apparition spontanée lorsque l'objet sort de la terre (F<sup>vi</sup>). Le plus souvent, par la suite, le héros se déplace entre deux royaumes en volant dans les airs (G<sup>i</sup>). Le combat avec l'agresseur n'est pas toujours violent et peut se présenter sous la forme d'un jeu (H<sup>a</sup>). La marque reçue par le héros lors du combat est extrêmement variée mais assez souvent consiste en la réception d'un anneau ou d'un mouchoir (I<sup>a</sup>). Lorsque le héros rencontre à nouveau l'agresseur et est poursuivi par lui, le secours peut tout simplement se traduire par une bonne cachette (R<sup>a</sup>).

Palérou part donc à la recherche de son frère Arizou (T). Il se couche un instant pour bientôt se faire réveiller par un tout petit homme en noir, Lamiondai, qui s'enfuira dans un trou de marmotte. Palérou recevra un objet magique de ce personnage mais, bien avant, il mange un morceau de galette échappé par Lamiondai et devient lui aussi minuscule. Il entre à son tour dans le trou de marmotte et y rencontre des milliers d'animaux qui, sous la terre, font la chasse aux vers pour fabriquer l'engrais du "jardin de l'avenir." Palérou se présente à eux comme un sauveur politique mais on lui indique plutôt une route pour rencontrer leur chef Lamiondai et l'assassiner. On remarquera ici

qu'il s'agit toujours de la même fonction à l'intérieur de laquelle le héros quitte sa maison pour en arriver à la rencontre avec un donateur. Nous avons donc soumis le héros à certaines actions très diverses (rencontre avec les animaux, discours politique, dialogues, etc.) qui, cependant, l'amènent toutes à la rencontre avec le donateur.

Après son départ de la maison, sa rencontre avec les animaux qui lui demandent d'assassiner leur chef Lamiondai, Palérou rencontre donc ce dernier qui est le futur donateur. Malgré sa mission, l'attitude de Palérou est sympathique pour Lamiondai et il est sous-entendu que ce dernier lui offrira un objet magique en échange de sa neutralité (d'). Palérou, d'abord préoccupé à se tirer lui-même d'affaire en adoptant le discours et la personnalité d'un sauveur, ne se fera pas le libérateur des bêtes vivant sous le despotisme du donateur. L'épreuve, ici, devient donc un service que rend le héros au donateur: il ne répond pas à l'attente des animaux, l'assassinat, et ne cherche plus à changer quoi que ce soit à la situation misérable des victimes de Lamiondai.

Palérou finit par ressentir de l'admiration pour Lamiondai qui lui suggère aussitôt de poursuivre sa route sans chercher à changer le monde. Palérou rend

alors un service à Lamiondai en acceptant de partir (E'). Ce dernier offre donc un poil de couleuvre au héros et qui a le pouvoir de briser les objets qu'il touche au centre. Palérou accepte avec empressement la tige qui lui est tendue (F').

Habituellement, cette dernière fonction est suivie par un voyage du héros jusqu'au lieu où se trouve l'objet de sa quête. Cependant, mentionne Propp dans le cinquième chapitre de son ouvrage, certaines fonctions peuvent être triplées. Nous avons, ici, adopté cette solution en incluant deux donateurs supplémentaires à la trame de notre récit. Nous avons donc répété deux autres fois les fonctions suivantes: première fonction du donateur (D), réaction du héros (E) et réception d'un objet magique (F).

Palérou quitte donc Lamiondai pour poursuivre sa route. Après de vains efforts pour traverser une montagne, il aperçoit une jeune fille, Mirjaée, qui lui propose son aide mais à une condition: il devra d'abord lui ramener "une innitharyngue", un petit rongeur extrêmement précieux mais aussi très rapide qu'il trouvera dans un village voisin (D). L'épreuve est donc encore ici un service rendu par le héros. Toutefois, au départ, le but n'est pas de recevoir un objet magique mais un échange

de faveurs: "une innitharyngue" contre un moyen de traverser la montagne. Nous avons donc usé de détours qui amèneront tout de même, finalement, le héros à recevoir des objets magiques en plus d'un moyen de franchir la montagne.

Palérou se rend dans un village où les "innitharyngues" sont l'objet d'un culte (F<sup>7</sup>). Il réussit à voler cinq bêtes. Mirjaée négocie alors pour obtenir les quatre autres "innitharyngues" imprévues dans leur entente première. Elle lui offre donc deux yeux qu'elle avait à la main en plus de la formule magique pour ouvrir la montagne (F<sup>1</sup>).

Le héros marche ensuite jusque sur le bord d'un lac où il découvre des milliers de petits ballons volants habités par des nains. On lui explique alors qu'il regarde là une société idéale, ce que nie le héros (L<sup>2</sup>). A ce moment il prétend rendre service au troisième donateur en lui démontrant que sa société n'est pas idéale et en faisant des suggestions pour l'améliorer (F<sup>7</sup>). Un ballon sort de la terre et enveloppe Palérou à la fin de son exposé (F<sup>1</sup>).

Nous retournons ensuite à la structure plus habituelle du conte, la rencontre avec les trois donateurs

étant suivi par un voyage jusqu'au lieu où se trouve l'objet de la quête.

Palérou, à l'intérieur du ballon, vole au dessus du lac (G') et, grâce aux yeux obtenus de Mirjaflé, découvre la grotte de l'agresseur Anoz où se trouvent Arizou et une jeune fille, Viracelle, dont il tombe amoureux. Surgit Anoz que le héros affronte dans une joute oratoire (H<sup>a</sup>). Suant à grosses gouttes, Viracelle lui tend son voile (I<sup>a</sup>) juste avant qu'il remporte la victoire (J<sup>a</sup>) grâce à sa malhonnêteté d'abord puis en usant de son poil de couleuvre par la suite. Le corps d'Anoz se découpe en deux parties: l'une tombe raide morte et l'autre déguerpit. Palérou délivre alors Arizou et Viracelle (K<sup>4</sup>).

Les trois fonctions suivantes, situées entre l'obtention de l'objet de la quête (K<sup>4</sup>) et le retour définitif du héros (↓), constituent des éléments facultatifs mais fréquents. Nous ne les trouvons pas tellement utiles mais nous les avons tout de même introduites dans le texte de création avec une modification. Au lieu d'un retour vers la maison, Palérou délaisse pour un instant Arizou et Viracelle pour revenir dans la grotte récupérer son poil de couleuvre oublié au cours du combat (↓). Alors apparaît la portion survivante d'Anoz qui court

à l'assaut du ballon de Palérou avec une aiguille à tricoter ( $R^6$ ). Le héros s'enfuit et se cache derrière une grosse pierre. L'autre moitié du monstre meurt finalement de chagrin ( $R_2$ ).

Souvent les contes s'arrêtent au moment où le héros est sauvé de son poursuivant. Il rentre chez lui puis se marie s'il a ramené une jeune fille. Cependant, ce n'est pas toujours le cas. Le conte soumet le héros à de nouveaux malheurs. Un autre récit débute alors. Un nouveau méfait donne lieu à une nouvelle séquence. Nous avons donc choisi cette solution pour notre texte de création. Le développement qui va suivre, s'il constitue une nouvelle séquence n'en demeure pas moins le prolongement d'une histoire donnée. Nous répéterons donc les fonctions suivantes: méfait( $A$ ), départ( $\uparrow$ ), première fonction du donateur( $D$ ), réaction du héros( $E$ ), réception de l'objet magique( $F$ ) et voyage avec un guide( $G$ ).

Arizou et Viracelle abandonnent Palérou alors qu'il se trouve dans la grotte pour récupérer son poil de-couleuvre. Ce dernier considérant Viracelle comme sa future épouse, on peut voir le méfait comme un enlèvement, par le frère, de la fiancée du héros ( $A'$ ).

Palérou erre et pleure, seul dans son ballon( $\uparrow$ ). Ce dernier éclate et le héros marche dans la forêt

jusqu'à sa rencontre avec un nouveau donateur, Viralet, qui lui fait passer une épreuve ( $D'$ ) que le héros réussit ( $F'$ ). Viralet accepte alors de se mettre à la disposition du héros ( $F^9$ ) pour l'accompagner jusqu'à Votreville ( $G^3$ ). A partir d'ici, l'histoire revient à la structure normale et propose de nouvelles fonctions.

La dernière séquence du récit comprend les fonctions suivantes: arrivée incognito ( $O$ ), prétentions mensongères ( $L$ ), tâche difficile ( $M$ ), tâche accomplie ( $N$ ), reconnaissance ( $Q$ ), découverte ( $Ex$ ), transfiguration ( $T$ ), punition ( $U$ ), mariage ( $W^0$ ).

Le héros rentre donc secrètement chez lui ( $O$ ). Devant les prétentions mensongères d'un faux héros ( $L$ ), on assigne une tâche difficile au héros ( $M$ ) qui est bientôt accomplie ( $N$ ). Le héros est reconnu grâce à la marque reçue lors de son combat contre l'agresseur ( $Q$ ) et le faux héros est démasqué ( $Ex$ ). Le héros reçoit une nouvelle apparence ( $T$ ), laquelle peut se présenter sous la forme de nouveaux vêtements ( $T^3$ ). Le faux héros est puni ( $U$ ) tandis que le vrai héros reçoit femme et royaume ( $W^0$ ).

Dans le texte de création, Palérou entre dans sa maison et s'adresse immédiatement à sa mère. Son arrivée

demeure toutefois incognito pour les autres personnages, dont Arizou et Viracelle (O). Palérou découvre alors que l'on nie son mérite dans les aventures précédentes et que l'on prépare le mariage de son frère Arizou avec Viracelle (L). Il se rend à ce moment à la rencontre de monsieur Mercédéz, président d'une importante revue et père de Viracelle. Ce dernier est insatisfait du travail de son éditrice à la rédaction française et demande à Palérou: "Comment agiriez-vous à ma place?" (M) Le héros propose alors de régler le problème et, avec l'aide de Viralet, construit un robot pour remplacer l'éditrice (N). Peu après Viracelle, déçue par la médiocrité d'Arizou pour les affaires, sort un lingé de la poche de Palérou: le voile qu'elle lui avait offert lors du combat contre Anoz (Q). Le véritable héros étant reconnu, Arizou est chassé par monsieur mercédéz et Viracelle raconte toute la vérité sur les aventures passées (Ex). Palérou recouvre alors un costume de monsieur Mercédéz (T<sup>3</sup>) qui lui donne une allure plus prestigieuse. Arizou est définitivement chassé (U) alors que Palérou épouse Viracelle et devient le président de la revue fondée par monsieur Mercédéz (W<sup>o</sup>).

Telle est donc la structure de notre récit, le squelette autour duquel il a fallu ensuite ajouter des éléments d'humour. La partie suivante étudiera cet aspect du texte de création.

## II

## L'humour

Comment faire rire? nous sommes-nous demandé dans le cadre de notre travail. Les théories que nous avons examinées étaient souvent beaucoup trop vagues pour être pratiques de sorte que, même après une étude consciencieuse, nous ne savions pas comment les appliquer. D'autres théories étaient à ce point précises pour expliquer des exemples que nous ne pouvions les appliquer sans un sentiment de plagiat. De toutes les théories, celle qui nous a paru la plus satisfaisante, pratique sans être excessivement précise, est celle des inconciliables développée par Elie Aubouin dans son ouvrage Technique et psychologie du comique.(1)

Dans le texte de création, nous avons appliqué certaines de ces techniques. Nous présentons ici l'explication des conceptions d'Aubouin sur le comique et, dans un deuxième temps, des exemples de leurs applications dans notre texte.

(1) Op. cit..

### 1. La méthode

La première condition pour créer un effet comique, selon Aulo-Gelle, est de trouver des inconciliabilités. Le comique résulte en effet de la rencontre dans un même objet de deux caractères inconciliables. Ainsi, dans le comique de mots retrouve-t-on parfois des mots homophones présentant deux sens différents dans une construction qui associe deux idées :

"Tamerlan, le conquérant farouche,  
 Dans un combat fit vingt captifs.  
 Il les fit empaler tout vifs :  
 On n'dit pas si c'est par la bouche...  
 Malheur aux vaincus !

Evidemment, pour être drôle il ne suffit pas de trouver tout simplement deux idées inconciliables. Encore faut-il justifier la rencontre de ces deux idées. Il faut qu'à la faveur d'un raisonnement spécieux mais séduisant, d'un artifice de présentation qui a surpris notre sens critique, on réussisse à justifier les propositions qui concilient les inconciliables :

Un prêtre se promène dans le bois en lisant son bréviaire. Il lève soudain les yeux et aperçoit les

pieds d'un pendu qui se balancent à hauteur de son front. Il s'empresse de décrocher le suicidé, le rappelle à la vie, puis lui reproche doucement son acte désespéré.

-Qu'est-ce qui vous a poussé à ce crime?

lui demande-t-il.

-Mon père, la vie était trop triste.

-Avez-vous essayé les consolations de la religion?...

Non?...Eh bien, ouvrez ce livre, vous y trouverez des paroles de réconfort et de bon conseil.

Le ressuscité ouvre au hasard et lit: "Repens-toi".

Nous avons ici deux idées que rien n'appelait à se retrouver ensemble (se repentir et se pendre à nouveau) et qui ont été réunies dans un même mot. Ces deux inconciliabilités sont, dans notre histoire, justifiées à trois niveaux. D'abord, les similitudes phonétiques créent un premier prétexte à confusion (repens et repends). Deuxièmement, si ces similitudes phonétiques ne sont pas suffisantes par elles-mêmes, les circonstances justifient les deux interprétations (le curé, d'une part, et le pendu, d'autre part). Enfin, l'événement est accidentel, donc imprévu.

Il y a divers degrés de justification, des meilleurs et des moins bons. Ainsi, le calembour est unique-

ment justifié par une ressemblance de sons, la confusion des disparates repose uniquement sur une similitude phonétique:

-S'il fait froid qu'alors y faire?

-Mon père? Mon paire de claques!

Dans le jeu de mots *achevé*, les deux sens discordants sont sollicités par deux aspects d'une même situation:

Un évêque revenant de Rome, où il a vainement postulé sa promotion au cardinalat, est retenu au lit par un rhume. "Il est enrhumé, dit un de ses familiers, c'est qu'il est revenu sans chapeau."

Le mot "chapeau" réunit deux idées éloignées: la nomination au cardinalat et un vêtement qui couvre la tête. Ces deux interprétations sont également justifiées par l'évêque et par le rhume.

Un autre élément important de l'histoire drôle est la simultanéité. Il y a simultanéité lorsque notre esprit reçoit les deux impressions antagonistes au moment où l'objet se présente à notre conscience. La résultante de la simultanéité est la surprise, laquelle doit répon-

dre à deux conditions: la nouveauté et l'énormité.

La nouveauté se rapporte aux circonstances antérieures au fait comique: il ne faut pas qu'il ait été précédé par une rencontre identique, encore présente dans notre esprit ou susceptible de reparaître immédiatement dans notre souvenir.

L'énormité dépend des conditions dans lesquelles nous percevons le fait. Nous n'y sommes pas adaptés. Le fait est apparemment impossible ou improbable immédiatement.

Dernier élément important de l'histoire drôle: l'aspect ludique. Il y a deux conditions essentielles à ce caractère ludique: l'inutilité réelle ou apparente de l'acte et l'intention ludique avérée de l'acteur.

L'inutilité de l'acte peut se faire sentir en attirant l'attention sur le moyen, la forme de l'acte aux dépens du but:

Tuer son père pour se faire libérer du service militaire comme fils de veuve (disproportion entre le moyen et le but).

"Fallait-il, madame que je me l'écorchasse?"  
(attire l'attention sur la forme par des consonnances étranges).

L'intention ludique avérée de l'acteur est facile à saisir: celui-ci s'efforce tout simplement de nous faire comprendre qu'il n'est pas sérieux.

Quoique la théorie d'Aybouin soit assez détaillée, sa mise en application exigeait davantage de précisions et, dans le cadre de nos exercices, nous procédions habituellement en quatre étapes. Voici comment nous nous exécutons, par exemple, dans la technique consistant à unir une métaphore à une exagération du sens propre.

A partir d'un thème, nous cherchions une série d'idées, souvent à l'aide d'un dictionnaire analogique, qui pouvaient être traduites chacune en une métaphore neuve ou stéréotypée. Par exemple, si nous prenions le thème de l'évolution de la femme depuis son enfance, sujet extrêmement vaste, l'idée d'"être en devenir" pouvait se traduire, par la métaphore "se dessiner". Evidemment, la liste d'idées attachées au thème et les métaphores correspondantes étaient toujours assez longues mais chaque étape suivante amenait

sa série d'éliminations pour ne retenir, à la toute fin, qu'un ou deux jeux de mots.

Dans la deuxième étape de la technique, nous cherchions des mots qui exagéraient le sens propre de chaque métaphore. Ainsi, "dessiner" pris au sens propre peut vous amener à l'idée de "peindre", mot qui devient une "exagération" du sens propre de la métaphore de départ.

Troisième étape: trouver un sens figuré à chaque "mot exagéré". Ainsi, "se peindre" peut très bien traduire l'idée de se maquiller avec excès.

Ensuite fallait-il associer dans une même phrase la métaphore du début (se dessiner) et le dernier mot trouvé pris au sens figuré (se peindre). Ce qui pourrait, dans notre exemple, donner la phrase suivante: "A quinze ans la femme se dessine, à trente elle se peint".

## II. Application au roman

L'étude du comique amène à un constat pour le moins navrant: le plagiat semble accepté par nombre d'humoristes. Ainsi avons-nous retrouvé un texte de Guy de Maupassant qui fait aujourd'hui partie, presque tel

quel, d'un monologue d'Yvon Deschamps; nous avons retrouvé non seulement souvent les mêmes histoires drôles chez deux auteurs québécois dont l'ouvrage de l'un est plus ancien, mais aussi au même endroit les mêmes fautes d'orthographe!

Il va de soi qu'il aurait été plus facile pour nous d'écrire un texte humoristique en suivant cet exemple. Qui aurait pu prouver que nous avions copié? Toutefois, en envisageant la thèse de création comme un moyen d'apprendre, comme un moyen de nous enrichir personnellement, jamais n'avons-nous cédé à cette tentation. Nous verrons donc ici les techniques d'humour utilisées dans notre texte de création et qui, efficaces ou non, ont toujours amené des résultats nouveaux.

### 1. Circonlocutions savantes

Si vous formez le dessein d'écraser un homme, intimidez-le. On domine les autres en les remplissant de gêne. Pour les intimider, entourez-vous de mystère. Le genre humain est attiré, pénétré de crainte et de respect devant ce qu'il ne peut connaître. On crée le mystère et on provoque le respect en usant à l'excès des apparences. Il suffit d'un contenant enjolivé pour faire

la fortune d'un parfum. Cet ornement attire le client, le séduit, lui donne du respect et lui fait comprendre qu'un parfum ainsi logé fait payer cher ses ablutions. Les gens ont besoin d'être impressionnés, ils doivent sentir cette émotion du mystère pour ne pas succomber à l'anarchie. Voilà pourquoi on affuble les juges d'une grande robe noire, d'un siège et d'un pupitre surélevés, d'un marteau symbolique et parfois-même d'une perruque.

A la lumière de ce qui précède, on comprend mieux les motifs du héros de notre histoire lorsqu'il suggère d'organiser "une cérémonie inhabituelle et pompeuse" pour faire accepter le malheur à une société jusque là parfaitement heureuse. En effet, à l'origine, dans cette société chaque individu habite dans un ballon qui le protège de toute frustration. Or le héros propose d'améliorer cette société en la fondant sur des ballons usables qui éclateraient de temps en temps pour frustrer l'occupant en le faisant tomber. Sachant qu'on est pénétré de crainte et de respect face à ce qu'on ne peut connaître, il propose donc le faste et le mystère pour intimider les individus et les empêcher ainsi de se révolter: "Bien entendu on ne laisse pas des personnes tomber sur le cul sans compensation immédiate (...). On organise une cérémonie inhabituelle et pompeuse." (p.67) Ce conseil au troisième donateur trahit le héros...

Voilà en effet une philosophie qui explique la raison pour laquelle le héros-narrateur utilise des expressions grandiloquentes et des circonlocutions savantes tout au long du texte: il vise à écraser les autres, y compris le lecteur. Si certains intimident et dominent leur prochain avec le faste, d'autres avec l'argent, Palérou l'écrase avec les mots. Quoique, dans certains contextes, la méthode amène intimidation et respect, dans le cadre singulier des aventures de Palérou elle constitue aussi une technique humoristique, laquelle ferait partie des jeux de mots où il y aurait inconciliabilité entre la simplicité relative du sujet et la complexité de l'expression.

A cette fin, un bon nombre des expressions alambiquées utilisées par notre héros ont été cueillies à deux sources: dans les journaux et dans la préface du livre Les Stoïciens publié par la bibliothèque de la Pléiade<sup>(1)</sup>. Toutefois, certaines formulations prétentieuses ont été façonnées par nous.

Notre héros-narrateur constate que le donateur Lamiondai a le fou rire: "Un plan mathématique de huit mille équations me pilota au pied levé par devant une

(1) Les Stoïciens, Paris, Editions Gallimard, 1983, 1438p. "Bibliothèque de la Pléiade".

proposition résultante: le drôle avait le fou rire." (p.32) On retrouve la phrase-modèle dans un article du journal La Presse où un professeur de l'Université du Québec à Montréal expliquait la situation suivante: "Un plan informatique de huit mille équations nous amena à conclure l'originalité du projet." Non seulement trouve-t-on ici une inconciliabilité entre la simplicité du sujet et la complexité de l'expression mais on pourrait aussi parler d'inconciliabilité entre le moyen utilisé et le résultat obtenu. Ainsi avons-nous quelquefois utilisé des formulations prétentieuses trouvées dans des articles de journaux, en particulier ceux portant sur les sciences nouvelles (égo-écologie, phonologie historique), les thèses en sciences humaines, les théories en science de l'éducation et en psychologie.

De la même façon nous avons utilisé des formules cueillies dans la préface des Stoïciens. En voici quelques exemples: "spéculations logiques" (p.26), "une attitude probabiliste fondée sur une suspension de jugement" (p.27), "soumettre la difficulté à des propositions déductives" (p.42).

Enfin, nous avons forgé seul certaines phrases ampoulées: "Sa libido nous porterait assistance pour la perforation in copulo du pliage de tissus qui obstrue le

tractus acqueux de notre concavité érogène, soit dit franchement et sans détour." (p.9).

## 2. Parodies

Nous avons fait d'autres emprunts pour créer des effets comiques dans notre histoire. Le discours du héros aux bêtes de la mine (p.21,22) est une parodie en ce sens que nous avons adopté les styles de politiciens canadiens connus pour les déformer comiquement. Notre parodie a voulu travestir des bouts de textes politiques parus dans Le Devoir et La Presse en en cherchant certains ridicules. C'est une déformation grotesque d'extraits de discours sérieux prononcés par Jean Chrétien et Brian Mulroney. Nous avons donc essayé de transformer l'honorabilité de certaines de leurs allocutions en quelque chose de beaucoup plus honteux. Les mêmes formules sont appliquées à deux situations inconciliables, l'une respectable et l'autre infamante. Alors que nos politiciens déclament leurs discours dans le seul but, nous dit-on, de servir le pays, Palérou disserte avec les mêmes formules pour tromper ses auditeurs et se sortir du pétrin. A titre d'exemple, ce "p'tit gars de Votreville" de notre héros rappelle facilement à la mémoire du lecteur ces fameux "p'tit gars de Shawinigan"

pour Jean Chrétien et "p'tit gars de Baie Comeau" pour Brian Mulroney.

Cependant, le discours de notre héros ne se limite pas à la seule parodie. En effet, ses messages présentent aussi deux sens différents, l'un simplement possible, celui que les animaux de la mine lui prêtent, l'autre réel, celui que les lecteurs lui donnent. Ce discours est donc risible grâce à certaines propositions présentant deux sens inconciliables, l'un positif pour les auditeurs du héros et l'autre négatif pour les lecteurs. "C'est dorénavant sous la bannière du p'tit gars de Votreville que vous prendrez votre trou!" (p.21) lance le héros. Ce passage peut avoir deux sens tout à fait opposés. La phrase est positive pour les esclaves puisqu'elle prend le sens suivant: "C'est dorénavant sous la bannière du p'tit gars de Votreville que vous pourrez entrer en possession du territoire que constitue cette fosse où vous habitez." Elle est cependant négative pour le lecteur qui associe l'expression "prendre son trou" à l'idée de soumettre, de remettre à sa place. Pareillement, dans ce deuxième exemple, peut-on voir deux sens très différents: "L'aspiration profonde à la richesse peut devenir réalité dans cette fosse. Je m'engage à en faire une fosse d'aisance." (p.22).

Nous avons aussi travesti un texte sur la sexualité. Nous avons transformé la solennité du message en quelque chose de beaucoup plus grossier en remplaçant les références à la sexualité par le goût de visiter les dépotoirs: "Pourtant je ne vois rien d'anormal à vouloir visiter un dépotoir et l'essentiel est de ne pas refouler ce besoin. L'explosion d'une telle tendance réprimée peut en effet se révéler dangereuse. Notre culture, notre éducation, nos parents, nos maîtres à l'école ont fait de nous des gens propres et précieux. Pour y arriver..."etc., etc.(p.7) Les arguments, croyons-nous, sont ici plus classiques, les clichés mieux connus que dans les discours de nos politiciens.

On notera enfin que ces parodies ne se limitent pas à remplacer certains mots par d'autres. Il nous a fallu plutôt adapter les textes "empruntés" au propre style de notre narrateur tout en respectant au maximum les manies d'expression des personnes dont on se moquait.

### 3. Antiphrases

Un procédé, classique en littérature polémique, consiste à trouver naturelles, légitimes et normales des choses horribles, afin d'en mieux souligner la cruauté. On utilise alors l'antiphrase, laquelle implique une inconciliabilité entre ce qui est dit et ce qui est entendu.

Ainsi, une fois établies les règles de son combat contre Anoz, lequel consiste à découper en deux un perdant ou de lui arracher les yeux, le héros-narrateur commente: "Le lecteur appréciera l'humanité des aventuriers éduqués: nous engageons le combat après l'énonciation de règlements civilisés" (p.70). L'antiphrase est ensuite amenée jusqu'à son développement extrême, qui montre alors une espèce de sadisme satisfait. Le narrateur et héros de notre histoire continue ainsi: "Si je gagnais cette partie de l'esprit, le monstre mourrait le corps découpé, un flot d'entrailles gluantes répandu sur le sol sans me salir les mains. Et si le hasard donnait la victoire intellectuelle à mon opposant, il me mangerait un oeil après l'autre sans que je me démène et sans éclaboussures. Nous engageâmes donc le combat sans prévoir nous dépeigner." (p.79-80).

#### 4. La fausse noblesse

La noblesse exprimée au moment d'un emportement peut souvent être contournée par une action concrète lorsque revient le sang-froid. Ainsi, face à l'apathie des animaux de la mine vis-à-vis de sa dialectique, notre héros-narrateur s'emporte: "Alors je jurai sur ma propre tête mon action acharnée pour la réalisation de mes promesses, aussi longtemps que les herbes repousseraient au printemps dans la cour de ma mère, aussi longtemps que les pissenlits en nombre y refleuriraient à chaque été sur le gazon, aussi longtemps que les petits oiseaux y cueilleraient les graines semées à l'automne." (p.24) Un moment passé, le héros reprend son sang-froid, redevient plus réaliste et tente de se désengager par un quelconque moyen concret: "Ces mots éblouirent et tant que les bêtes en discutaient, j'en profitai pour noter sur le vite dans mon calepin: "Les journées sont chaudes l'été, oh! la canicule estivale; mais quand donc ma chère maman, décideras-tu dans la cour à construire une piscine?" (p.25) On retrouve donc ici une inconciliableté entre la noblesse exprimée au moment d'un emportement et une action concrète prévue une fois revenu le sang-froid.

### 5. Jeux de mots

Dans les jeux de mots, nous avons très peu souvent utilisé les techniques de l'homophonie. En voici toutefois un exemple au moment où le héros rencontre pour la première fois la femme dont il tombe amoureux: "Bien que écoeuré par les femmes de l'ordinaire en notre époque du sexe à pile..." (p.67) Nous avons ici affaire à l'homonymie comme telle: sexe à pile et sex-appeal.

Si nous avons négligé les moyens de l'homophonie nous avons en revanche passablement usé des techniques qui consistent à réunir des mots présentant deux sens différents dans une construction qui associe les deux idées. Ainsi, après le discours politique du héros aux bêtes de la mine, la belette et le corbeau échangent leurs opinions et le ton monte: "Exaspérée, la bête bécue par le mépris enchaîna et, son intelligence et sa longue observation de la vie cellulaire en prétexte, s'interrogea sur la pertinence de poursuivre la discussion avec pareil ignorant. La belette s'esclaffa et archiprétentieuse jugèa cette mention de longue observation de la vie cellulaire puisque le corbeau n'avait jamais agi dans un but scientifique mais à la suite

d'une condamnation entérinée par un tribunal." (p.24). Ici le mot "cellulaire" a le double sens de cellule de prison et de cellule organique.

Après que le héros se fut présenté comme un sauveur politique, il quitte à tout jamais les bêtes de la mine et souligne aux lecteurs qu'on parle encore de lui là-bas: "Cependant, pour n'avoir jamais su mon nom et faute de mon retour pour les en informer, ils me désignent par image: le Parti." (p.40.) Il s'agit encore ici de la même technique que ci-dessus avec un double sens du même mot "parti": organisation politique et personne absente.

Palérou, constatant qu'il s'est fait rouler par Anoz lors de la vente de son frère, en profite pour tirer une conclusion: "Je profitai tout de même de la tromperie pour en retirer une morale: dans les circonstances malsaines, mieux vaut filer à l'anglaise que d'opérer à la française en voyant d'abord tout en bleu puis, le teint blanc comme un drap, réaliser sitôt son erreur qui, un moment trop tard, nous rend rouge comme un coq." (p.10) Nous avons, ici, réunis les sens propres et figurés des mêmes expressions (bleu: optimisme; blanc: déception; rouge: colère; coq: cliché - bleu, blanc, rouge: couleurs de la France; le coq: symbole gaulois).

Toujours dans le comique de mots réunissant des expressions de deux sens différents dans une construction qui associe les deux idées, nous avons aussi utilisé la technique de l'expression figurée jointe à une expression incompatible du même groupe. À l'enfant esquimau qui lui demandait les solutions prévues dans les cas où le système boursier connaîtrait des ennuis, le héros donne la réponse suivante: "Quand l'économie s'arrête, les autorités hautement compétentes agissent au meilleur de leur connaissance: ils font des milliers de mise à pied pour la remettre en marche". (p.95) L'expression figurée (s'arrête), est associée à des expressions incompatibles du même groupe: s'arrête: marche: pied: mises à pied: remettre en marche. On retrouve aussi de l'ironie dans cette phrase: "les autorités hautement compétentes."

Une autre technique utilisée consistait à associer dans une même proposition des expressions qui s'opposent au sens propre. En voici quelques exemples. "Un vrai Votrevillien, une tête de pioche pure laine." (p.21) "Fin renard, le monstre hypocrite s'approcha de nous à pas de loup." (p.29) "En somme, si z'entends bien, cette vache à lait est une autruche." (p.95). Dans l'exemple qui suit, en plus de cette technique nous avons ajouté ce procédé du comique qui consiste à terminer la phrase en

en détruisant le début: "Ils trouvèrent illico les agents de la paix venus leur faire la guerre avec des bâtons pour empêcher à tout prix les actes de violence" (p.51)

Nous avons aussi joué avec les mots à partir de diverses manipulations. Ainsi en permutant des mots semblables: "Heurté, l'emplumé se vengea en accusant la poilue de putain. La belette dénonça ces jeux de mots à l'objectif coupable d'apeurer la population et exigea, pour la justice, la dénomination ennoblie de militante sous la bannière du faux cil et du manteau..."(p.24) Avec "faux cil" et "manteau" nous faisons ici référence à la faucille et au marteau du parti communiste.

Un autre type de manipulations dans les jeux de mots consiste en une déformation de mot dans une expression toute faite. Vers la fin de sa rencontre avec le premier donateur, le héros livre la réflexion suivante: "Je vis sous un joug favorable le petit homme en noir..."(p.36) Voilà donc la déformation d'un mot dans une expression stéréotypée (voir sous un jour favorable) et qui est justifiée par le despotisme de ce petit homme en noir.

La précision, le développement trop complaisant de détails concrets dans une matière qui ne le souffre pas est une autre technique de jeux de mots: "Le maître incontesté de la maréchaussée en profita pour améliorer son score. Qui lui donnait à ce jour une moyenne au bâton de cent vingt-deux coups dans les cuirs chevelus, cent quatorze dans les parties rachidiennes et quatre-vingt-douze dans les gras de mollets" (p.51). Précision et exagération: "Viracelle échappa alors un cri d'une intensité de quatre-vingt-douze décibels". (p.100) Développement trop complaisant et fin de paragraphe qui détruit ce qui précède: "Alors pour atteindre la rive, il me fallut parcourir quatre-vingt-douze pieds à la nage, soit une partie en brasse classique, en brasse papillon, en brasse sous-marine; une autre en technique de crawl, de l'indienne, de strudgeon; une autre en technique du dos brassé, du dos crawlé, du papillon dauphin; et les derniers quatre-vingt-dix pieds en petit chien." (p.87)

6. Fin d'une proposition  
qui détruit le début

Une des techniques du comique d'idées consiste en une fin de proposition qui détruit le début. Ainsi dans la dispute entre la belette et le corbeau: "La belette

nia inculper de folie ou d'hérésie ses contradicteurs et compara ces calomnies aux fantasmes délirants des fous et des hérétiques." (p.22) Même technique dans le discours d'adieu du héros aux bêtes de la mine: "Cette harangue fut donc construite sur un modèle hautement rhétorique avec des mots en exorde: rendement, encourageant, espoir; des mots en proposition: conjoncture, probabilités, ajustements; des mots en confirmation: des analyses, des études, des mémoires; des mots en réfutation: serré difficile, demain; des mots en péroraison: fardeau, écroulement, dramatique." (p.39).

### 7. L'ironie

Quand D'Alembert décrit avec une apparente satisfaction l'horrible condition des esclaves noirs d'Amérique, fait-il de l'humour ou de l'ironie? Si on se fiait à Bergson<sup>(2)</sup>, on répondrait qu'il s'agit ici d'humour puisque, selon ce théoricien, l'humoriste est cette personne qui décrit le réel en affectant de croire que c'est l'idéal. Pourtant, dans la présentation du livre Humour 1900, on écrit ce qui suit: "Quand on parle avec une apparente légèreté de sujets graves ou doulou-

(2) Bergson, Henri-Louis, Le Rire, Paris, P.U.F., 1978, 157p. "Bibliothèque de philosophie contemporaine".

reux (c'est bien ce que fait D'Alembert) on pratique l'ironie." (3) Les opinions ici sont divergentes. Qui a raison?

A notre avis, il y a de l'ironie dans cet exemple impliquant une inconciliabilité entre ce que l'on dit et ce que l'on veut faire entendre. L'ironie, ainsi définie, n'est pas séparée de l'humour, lequel résulte de la rencontre dans un même objet de deux caractères inconciliables. En somme, D'Alembert fait de l'humour en utilisant la technique de l'ironie.

Lorsque le héros de notre texte de création termine son discours politique aux animaux de la mine, la réaction de certaines bêtes est décrite avec ironie car personne ne s'y trompe, l'idéal du hasard n'est qu'opportunisme: "Sitôt maître caméléon et maître gélinotte, de ces tunnels les deux plaideurs incompatibles, s'avisèrent d'une deuxième idée politique; comme par hasard, ils s'associèrent ce jour-là en une seule étude où, comme par hasard, le reptile percevait des agréments dans mon discours et l'oiseau des fâcheries; ce qui, comme par hasard, les assurait de voguer sur toutes les embouchures. Les éditorialistes, à trois cent vingt-cinq mille exemplaires, y notèrent du bon et du mauvais, ce

(3) Humour 1900, Paris, Editions "J'ai lu", 1963, p. 9

qui, par pur hasard, leur assurait une marge aux fins de manoeuvrer au cas où l'une ou l'autre option l'emportait. Les autres commentateurs jugèrent excellent mon manifeste mais se remuèrent pour préciser leur référence à sa valeur artistique, ce qui, jeu de hasard, ne voulait rien dire." (p. 23) C'est de l'ironie pure.

Nous avons aussi, à l'occasion, usé de cette ironie qui consiste à opposer à une thèse déjà absurde, une autre thèse aussi absurde. Ainsi dans cet exemple cueilli encore dans la réaction des bêtes suite au discours du héros: "A l'heure où ancien bagnard et jeune catin échangeaient les avis et les coups, un blaireau démontra la futilité de mon exposé avec une suffisance absolue. Placerions-nous les mots du discours côte à côte, expliqua-t-il, et donnerions-nous à chaque lettre la proportion du gros orteil du voyageur, cet arrangement ne couvrirait pas la distance depuis l'usine à la sortie; ce qui prouvait donc, par scientifique évidence, l'inefficacité de mes propos dans la réalisation d'une délivrance. Une taupe intervint, qui précisa ne point contester le système de son éminent confrère, infailliable par la raison de ses diplômes en économie, mais dans la supposition où le gros orteil comme échelle était remplacé par le nez de l'étranger, ce nouvel agencement modifierait les résultats." (p.24-25)

Il s'agissait ici de présenter quelques exemples des principales techniques d'humour utilisées dans notre texte de création. Il, y en a eu d'autres, moins importantes, que nous citerons rapidement pour conclure.

Nous avons, à l'occasion, utilisé des métaphores hardies empruntées à un même ordre d'idées, nous avons abusé des images. Ainsi pour dire qu'il diminuait de taille le héros explique qu'il avait "...le front qui se rapprochait des talons"(p.14). De la même manière, Palérou ne va pas simplement assassiner Lamiondai mais "...lui fiché de la coutellerie en travers le giron!"(p.28)

Suivent d'autres types de comique: le comique de raisonnement dans ce dialogue entre le héros et le premier donateur:

- "Votre gouvernement est à ce point pourri que l'on prévoit déjà le scandale de demain.

- Dites toujours.

- Votre cochon d'Inde, ministre de la culture, détournera la prochaine livraison d'engrais pour son propre jardin de l'avenir.

- Erreur! ce sera la perruche.

- ...

- Vous voyez bien qu'il ne faut se fier à toutes ces rumeurs calomnieuses sur mon gouvernement."

Ne pouvais-je compatir avec un gouvernement qui était sali par un tas de basses menteries?" (p.34-35)

Le comique de situation du moment où le héros tente de traverser la montagne en se fabriquant un ascenseur: il y a alors une inconciliabilité entre l'effort fourni et le résultat atteint. (p.41 à 44)

L'allégorie comique où sont unies deux idées que rien n'appelait à se rapprocher: l'obsession de l'argent dans nos sociétés est symbolisée dans notre texte par la hantise des villageois pour de petits rongeurs connus sous le nom d'irnitharyngues.

L'allusion comique dans cette description de la fille dont le héros est amoureux: "...elle ne connaissait d'autre patriotisme que l'Amour. Tous les jours y étaient consacrés, elle était un monument aux héros du pays et tous les cérémonieux pouvaient y venir faire la levée de leur drapeau." (p.75)

## Conclusion

Nous avons dans un premier temps procédé de façon très structurée pour rédiger notre texte de création. Nous avons d'abord fabriqué un plan exact de l'action à partir du modèle proposé par Vladimir Propp pour le conte merveilleux russe. Nous avons ensuite défini nos exigences au niveau des techniques d'humour, du style, du rythme et de l'harmonie des sons. Une fois le matériel à notre portée nous avons entrepris la rédaction du récit en commençant par le début. Or, ces premières fonctions de l'histoire se révélèrent difficiles à écrire. Nous les avons recommencées plusieurs fois mais sans jamais en retirer pleine satisfaction. Quoique nous commencions avec tous les outils nécessaires, jamais les textes ne nous apparaissaient intéressants. Las de piétiner, nous avons finalement écrit les fonctions 23 - 24 - 25, touchant la rencontre du héros avec le troisième donateur, sur le ton qui nous venait naturellement. Nous avons ensuite rédigé les parties concernant la rencontre du

héros avec les deux autres donateurs en nous conformant à ce ton de départ. Nous avons trouvé d'instinct "notre mélodie" du texte.

Nous avons éprouvé du plaisir à rédiger cette partie touchant à la rencontre du héros avec les trois donateurs (p. 12 à 68). Il s'agit là en fait des pages les plus personnelles, où la spontanéité s'est à peine laissée amoindrir par les exigences de la thèse. Nous n'avons pas alors tenté à l'avance d'appliquer des techniques humoristiques. Nous avons d'abord écrit pour ensuite vérifier si des techniques d'humour avaient été appliquées. Il en était de même pour toutes les autres exigences techniques. Nous nous posons les questions une fois le texte terminé, non avant.

Nous avons le goût de poursuivre notre récit en toute liberté mais nous nous étions engagé à respecter des modèles. Le reste du texte a donc dû, en plus des contraintes de la structure de Propp et de différentes techniques, s'adapter aux événements nouveaux développés dans ces rencontres du héros avec les donateurs. A partir de ce moment nous avons méticuleusement répondu aux conditions de la thèse. Nous remplissions à chaque fois un espace blanc correspondant à une fonction de Propp, à une technique d'humour et à des techniques de style.

Nous avons certes rencontré là des contraintes parfois pénibles mais, peut-être, avons-nous amélioré notre habileté à l'écriture. Chose certaine, nous avons développé une grande exigence dans la rédaction de nos textes.

Bibliographie

Ajar, Emile, La Vie devant soi, Mayenne, Mercure de France, 1976, 270p.

Aubouin, Elie, Les Genres du risible, Marseille, O.F.E.P., 1948, 127p.

Aubouin, Elie, Technique et psychologie du comique, Marseille, O.F.E.P., 1948, 272p.

Belleau, André, "Petite essayistique", Liberté, vol. 25, no. 6, Décembre 1983, p.10.

Bergson, Henri-Louis, Le Rire, Paris, P.U.F., 1978, 157p. "Bibliothèque de philosophie contemporaine".

Bourdon, Guy, Cyprien Duval, Montréal, Les Editions du Bélier, 1967, 163p.

Bourneuf, R., Ouellet, R., L'Univers du roman, Paris, P.U.F., 1972, 248p.

Dickens, Charles, Oliver Twist, Paris, Gallimard, 1966, 248p.

Freud, Sigmund, Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient, Paris, Gallimard, 1979, 408p.

Georgin, René, Les Secrets du style, Paris, Les Editions Sociales Françaises, 1968, 246p.

Grammont, Maurice, Le Vers français, Paris, Delagrave, 1954, 508p.

Grammont, Maurice, Traité pratique de prononciation française, Paris, Delagrave, 1946, 241p.

Hanlet, C., La Technique du style, Liège, H. Dessain Editeur, 1952, 322p.

Humour 1900, Paris, Editions "J'ai lu", 1963, 504p.

Jankélévitch, Vladimir, L'Ironie, Paris, Flammarion, 1979, 186p.

Laflèche, Guy, Petit Manuel des études littéraires, VLB éditeur, Montréal, 1977, 117p.

Legrand, E., Méthode de stylistique française, Paris, J. De Gigord Editeur, 1970, 216p.

Levi-Strauss, Claude, Anthropologie structurale, Paris, Plon, 1958, 454p.

Les Stoïciens, Paris, Gallimard, 1983, 1438p. "Bibliothèque de la Pléiade".

Piettre, Monique A., Au Commencement était le mythe, Bruges, Editions Desclée de Brower, 1968, 269p.

Propp, Vladimir, Morphologie du conte, Paris, Editions du Seuil, 1970, 254p.

Raymond, Marcel, Anthologie de la nouvelle française, Lausanne, la Guilde du livre, 1950, 240p.

Simonsen, Michèle, Le Conte populaire français, Paris, P.U.F., 1980, 127p., Collection "Que sais-je?"

Voltaire, François Marie Arouet de, Contes et romans, Lauzanne, Editions Rencontre, 1967, 543p.

Table des matières

Remerciements.....	2
Avant-propos.....	3
La structure du récit.....	8
L'humour.....	32
Conclusion.....	58
Bibliographie.....	61

PAUL MORISSETTE

PALEROU

PAUL MORISSETTE

PALEROU

Les singes en bouche d'or qui  
prêchent le Martyre  
Le plus souvent d'ailleurs  
s'attardent ici-bas  
Mourir pour des idées, c'est  
le cas de le dire  
C'est leur raison de vivre  
et ils ne s'en privent pas  
Dans presque tous les camps  
on en voit qui supplantent  
Bientôt Mathusalem dans la  
longévité  
J'en conclus qu'ils doivent  
se dire en aparté:  
Mourrons pour des idées,  
d'accord, mais de mort lente  
(Georges Brassens, Mourir pour  
des idées).

#### PREMIERE PARTIE

---

La matière urgente qui s'impose ici à moi est le problème essentiellement pratique de fixer dès le départ la conscience des prestigieux lecteurs qui tiennent aujourd'hui ce document. Il est vrai, j'ai un jour vendu mon frère. Sans doute la perception intellectuelle et morale d'un certain nombre de mes intelligents lecteurs est-elle brusquement désemparée et inquiète par cette confession de l'auteur. Aussi devrai-je m'expliquer sur

les motifs honorables qui ont permis cet agissement troublant, car j'ai ici réuni tous les arguments qui pourront ébranler votre réaction première.

Ces lecteurs d'ouvrages excellents ont-ils déjà songé au fait que dans tout homme se profile un vendeur-né et que seul un manque d'audace ou d'imagination peut le ralentir dans sa recherche des profits? Rien, ni la morale, ni la religion, ni la politique, ni l'oppression, ni la philosophie ne peuvent arrêter un homme sollicité par son instinct de boutiquier. Prenez l'inventeur de la vis: s'embarrassa-t-il de considérations morales pour imaginer l'outil d'accompagnement? Non, le brave garçon, sous l'emprise de son impulsion naturelle, réfléchit à d'autres types de vis pour écouler aussi des tournevis à tête plate, des tournevis à tête carrée, des tournevis à tête étoilée, des tournevis à tête papillon. Se préoccupa-t-il de la misère entraînée par une telle diversité? Non, bien sûr, et bientôt chaque vis possédera son tournevis, peu importe les malheurs extrêmes causés aux bricoleurs honnêtes. L'inventeur qui embête tout un peuple est-il moins coupable que le vendeur de son frère?

Incroyables les futilités vendues par l'homme et les marchands astucieux vont loin dans la vie. Quand les meilleurs d'entre eux ont liquidé tous les meubles, toutes les vis pour réparer les meubles, tous les tournevis pour les vis des meubles, quand l'élite des commerçants a encore vendu toutes ses automobiles, toutes ses assurances-automobiles, tous ses avis juridiques sur les assurances-automobiles, quand les commerçants les plus audacieux ont trafiqué tous les lance-flammes, toutes les bibles pour approvisionner de chair les lance-flammes, tous les services mortuaires pour les lecteurs de bible morts sous les lance-flammes, quand la crème des hommes d'affaires a réussi à se débarrasser de toutes les babioles imaginables, ils ont leur preuve qu'ils peuvent vendre n'importe quoi. Alors ils se présentent aux élections pour vendre leur image. Ici, vraiment, seules les sommités du commerce atteignent les sommets. Le premier geste de ces génies du marchandage, dont le peuple a reconnu le talent, c'est d'inventer presto des règlements pour interdire la concurrence déloyale. Alors ils votent des lois pour interdire aux filles de vendre leurs atouts.

Une fois tout vendu, même leur image, les maîtres du commerce refusent de s'arrêter là car ils ont

l'ambition gigantesque et se figurent qu'il doit sans doute exister d'autres trucs à vendre. Ils peuvent alors vendre leur peuple et se vendre eux-mêmes s'il le faut. Le peuple, lui, il jubile comme un enfant content car il se réjouit des succès commerciaux d'un p'tit gars de son coin.

Très utiles, au reste, les vendeurs. Ils nous vendent un tas d'objets qu'on use et qu'on jette à la poubelle. Voilà comment naissent les dépotoirs que les enfants peuvent ensuite visiter. Sans doute la perception intellectuelle et morale d'un certain nombre de mes cultivés lecteurs est-elle encore ici troublée et inquiète par cette assertion. Pourtant, je ne vois rien d'anormal à vouloir visiter un dépotoir et l'essentiel est de ne pas refouler ce besoin. L'explosion d'une telle tendance réprimée peut en effet se révéler dangereuse. Notre culture, notre éducation, nos parents, nos maîtres à l'école ont fait de nous des gens propres et précieux. Pour y arriver, ils ont détruit en nous tout comportement d'éboueur. Seule la propreté garde de la valeur, s'encrasser, se contaminer, se traîner dans la boue devient un acte coupable. Sorti de ce moule, l'homme ne sait plus se vautrer dans la fange. Pourquoi s'étonner qu'il dramatise aussi ses

=====  
poubelles. Ajoutez là-dessus une bonne couche de culpabilisation pour ses égouts, ses cheminées, ses taudis et voilà le décor bien planté: des récriminations contre tout ce qui ne répond pas aux critères de l'immaculée conception.

Un dépotoir c'est très instructif. On découvre là ces fameux monstres à deux faces, dont l'une est féminine et l'autre masculine. Ces géants, pourvus des deux sexes par devant et derrière, pétrifient drôlement les personnes normales et ils vivent d'habitude dans les dépotoirs à cause de leur laideur justement. N'en avez-vous donc, pour vrai, jamais entendu parler? Ils vivent en ermites à cause de leur hideur et embrassent la loi de la jungle qui consiste à être rusé comme un singe afin de jeter des peaux de banane sous les pieds de ses semblables. Cette vérité pourra peut-être sembler pour le moins invraisemblable chez certains lecteurs sans expérience des dépotoirs, mais ces affreux, neuf fois sur dix, jouissent d'une imposante éducation et, à votre apparition, manifestent leur joie en des mots super-sophistiqués dans le genre: "Voilà pour nous une manifestation rapide et imprévue d'un phénomène activant assurément les dispositions, jusqu'alors somnolentes, du siège des coordonnées des réactions psychiques

élémentaires dont les racines plongent dans l'heureuse proportion de ces symptômes nerveux de la réponse déterminée qui dépeignent les caractères distinctifs de notre nature propre." L'utilisation du pronom "nous" pour parler de son unique personne se justifie sans doute par le fait que ces infirmes ont deux faces. Les autres moyens de langue visent à créer un effet élégant pour cacher la disgrâce du parleur.

Ces estropiés, aussi difformes soient-ils, n'en demeurent pas moins humains et ils aiment la compagnie, pour ne pas dire le sexe. Voilà la raison pour laquelle ils enlèvent à maintes occasions des visiteurs imprudents qu'ils emportent dans leurs cavernes secrètes. Par contre, dépourvus de pieds et de mains, ils traînent le pas et il leur est difficile d'accrocher un idiot au collet. Voilà pourquoi, en présence de deux personnes, ils négocient avec le plus dégoûrdi pour s'emparer de l'autre imbécile.

Ainsi ai-je vendu mon frère. Ah! les recommandations répétées de maman Malilarié lorsqu'elle nous envoya chercher papa à la ville: "Surtout, vous ne passez pas par le dépotoir! Surtout vous ne passez pas par le dépotoir!" Et pour amplifier l'effet sérieux et

répressif de l'interdiction (j'étais désobéissant, sceptique et hardi), elle m'avait raconté l'histoire d'une jeune femme emportée par Anoz (le nom de l'affreux hermaphrodite qui fréquente notre dépotoir). Ma mère avait cru viser juste mais j'étais obsédé par la vue de cochonneries. J'étais un garçon normal! Je ne croyais pas à ces histoires horribles comme certains lecteurs aujourd'hui, je suppose.

Anoz se justifia avec une simplicité bonhomme: "Sa libido nous porterait assistance pour la perforation in copulo du pliage de tissus qui obstrue le tractus acqueux de notre concavité érogène, soit dit franchement et sans détour."

Peu de sympathie m'inspirait-il mais, affriolé par quelque bénéfice, je demandai à ce grotesque de fixer la valeur d'Arizou. Alors en échange il me proposa un porc endormi dans la boue jusqu'au cou. Si peu! figurai-je de prime abord mais mon frère valait-il un sou?

Anoz s'empara de mon frère qui versa un torrent de larmes, créant une grande mare au pied du géant, laquelle aurait pu noyer une pleine poche de chats.

Arizou pleura tant, prodigua un déluge d'eau d'oeil si intense, qu'une heure de plus il m'aurait fallu gagner le mont Ararat. A leur disparition, je ressentis un plaisir féroce de bonheur barbare. L'enjouement m'embrouillait les méninges. Alors s'éleva un vent. Un vent bouculant les foins, les boîtes de conserve, les pneus. Que dis-je, un vent? C'était une tornade! Je m'empressai alors de prendre mon dû pour réaliser que j'avais été victime d'un coup monté d'une profonde bassesse. Anoz m'avait menti comme un vendeur pour cela qu'il y avait bien la tête et la queue d'un porc dans un tas de boue mais qu'il manquait tout le milieu qui devait les rejoindre. Je profitai tout de même de la tromperie pour en retirer une morale: dans les circonstances malsaines, mieux vaut filer à l'anglaise que d'opérer à la française en voyant d'abord tout en bleu puis, le teint blanc comme un drap, réaliser sitôt son erreur qui, à un moment trop tard, nous rend rouge comme un coq.

A la maison, le même jour, Malilarié m'interrogea:

-Palérou, n'as-tu pas aperçu ton frère?

-Oh! Bof! Enfin! Oui!

--Menteur!

-En fait, pour dire vrai, lors de notre visite en ville, je l'ai à peine échangé à un très gentil monsieur qui m'en aurait offert un très gentil cochon.

-Un gros cochon?

-Bah! Ouf! C'est qu'il n'y aurait que la tête et la queue.

-La tête et la queue?

-Mais quelle tête! quelle queue!

-Ton frère pour la tête et la queue!?

-Si tu voyais la tête! si tu voyais la queue!

Malilarié ne céda point à mes arguments et m'ordonna de retrouver Arizou en me distribuant mille violences. J'exigeai quelques provisions pour la route. Je reçus un coup de pied au cul et fus jeté à la rue.

En unissant mes spéculations à cette sagesse pratique qui me caractérise, j'entrepris de suivre le cours de la rivière Claire. Ce cours d'eau traverse Votreville, le nom de ma ville, pour se jeter dans un lac où se glissait souvent Anoz. Maintenant rassurée la conscience de mes lecteurs, il me semble venu le moment de raconter la suite des événements.

Environ à deux milles au sud de Votreville, la rivière descend par le flanc d'une colline et coule, nauséabonde et brunâtre. L'eau touche quelques arbres cancéreux: des épinettes, des bouleaux, des trembles et des pins. On découvre un sentier étroit dans le boisé, un sentier aplati par les grosses roues d'engins descendus de la ville à dessein d'assourdir la campagne et massacrer pour le sport tout ce qui souffle sans brevet.

( Vers la fin de l'après-midi, je débouchai par devant ces ornières. S'il y avait subsisté des lièvres et des perdrix, le bruit de mes pas les aurait apeurés; un canard ventru lourdement se serait élevé puis aurait survolé la rivière de son vol pesant; toute vie pendant un instant aurait cessé, puis j'aurais débouché des bois pour m'avancer dans la clairière, sur le rivage de l'eau verte.

La réalité s'imposant, il ne s'y trouva ni lièvres, ni perdrix, ni canards et je m'écrasai sur le bord de l'eau brune, par le voyage affaibli.

J'interdis mes narines aux émanations virulentes de la rivière et m'objectai par un millier de claques au régiment de moustiques obstinés à me conquérir tous les diocèses du territoire anatomique. Je m'étendis sur le sol pour m'y endormir furibond. Oh! dernier moment d'innocence heureuse, j'allais ici réaliser mon dernier repos avant que ne s'enchaînent rencontres bizarres, accidents douloureux et aventures périlleuses.

Je dormais en effet comme un gentil bébé quand un tout petit personnage me réveilla ébouriffé. Le petit homme, qui mesurait tout au plus une quinzaine de centimètres, portait un froc noir, avait la tête sous un capuchon et un sac en bandoulière. Le nain furetait sous les feuillages en croquant une galette, mouillait son index et le plaçait en l'air pour vérifier la direction du vent, amassait quelques herbes pour les examiner à la loupe, les renifler et les déposer dans son sac. A chaque minute, le gnome stoppait ses occupations pour se lever sur la pointe des sandales et explorer les horizons de tous les points cardinaux, puis croquait à nouveau dans sa galette en retournant à sa besogne. Je l'examinai sans bouger. Il déposa un trèfle dans son sac, se leva sur le bout des orteils pour regarder encore nerveusement, tout autour de lui. Ses yeux

s'écroulèrent à la rencontre des miens et sa tête subit un recul qui le renversa. Il se releva en une fraction de seconde et, à une vitesse incroyable, se jeta dans un trou de marmotte avant même que je ne reprenne souffle.

Là, vraiment... la stupéfaction! Un petit homme en noir... J'avais aperçu un tout petit homme en noir... Je m'assis et fus bien plus étonné encore à la vue d'un morceau de galette échappé par ce curieux personnage.

3

Je me constatai les sucres gastriques à ce point agités que je m'emparai du morceau pour l'avaler comme quatre. Ça alors! Tout à coup, il s'avéra que j'avais le front qui se rapprochait des talons, si bien qu'à la fin j'étais aussi petit que le petit homme en noir. Innocent comme l'éléphant qui vient de paître, je courus sans tarder vers le trou du terrier.

4

Le terrier conduisait à un passage étroit et mon coeur se démenait avec le diable aux ventricules car je me doutais bien que j'allais découvrir quelque chose d'extraordinaire.

5

Miséricorde! si j'avais raison! Les tunnels <sup>suivis</sup> au hasard m'amènèrent en face d'un trou rond dont le plancher me semblait égaré dans une couche terrestre encore inconnue. Alors là, l'inouï: des milliers de bestioles y grouillaient en tous les côtés en un réseau de galeries tourbillonnées en toutes les directions. J'y longnai des souris et des perdrix, des hirondelles et des sauterelles, des bipèdes et des quadrupèdes, des volatiles et des reptiles, toute l'animalité de la terre à la mesure de ces parois, toute l'animalité de la terre en mesure d'y servir. Elle montait un tas d'échelles perpendiculaires appuyées à un tas de galeries superposées; puis repartait. Tandis que ces petits grimpeurs se remuaient de partout dans les échelles pour

amener des havresacs à même leur échine, d'autres gibiers travaillaient à la lumière de chandelles à gâteau dans des excavations toujours agrandies, le plafond et les parois rognés à chaque minute davantage par des pêtards savamment disposés.

Ces créatures, aux antipodes des Votrevilliers, modulaient sur un air à l'ouvrage. Une de ces mélodies pénibles à décrire, assurément, en raison des différences ultimes dans les replis jugulaires; un fredon sympathique mais, pour n'être point des hommes, sans chaleur humaine, un son d'ordinateur, nullement de romantisme mais d'une rigueur mathématique. Les paroles en français (est-ce assez baroque?) mentionnaient le nom Lamiondai pour le sertir d'expressions de flatteries: notre modèle, notre lumière, le guide immortel, l'arc-en-ciel des pauvres, le géant de l'action et de la pensée, l'honneur et la conscience de notre temps, la solution des problèmes contemporains, le symbole incarnant l'espoir des prolétaires. Et ce chant, de huit minutes pile, de façon magistrale aboutissait: "S'alanguir dans la modestie sans les douleurs de l'opulence."

Après qu'on eût baragouiné soixante fois la rengaine, une ribambelle de petits hommes jaillit de blocs de sel rangés le long d'une galerie spéciale. Ces avortons assez bizarres portaient chacun leur amulette: des drapeaux ou des chapeaux, des faucilles ou des jonquilles, des chapelets ou des osselets, tous les fétiches connus, tous les emblèmes de l'Histoire, tous les symboles patriotiques. Ils remplaçaient les animaux sur la fin de leur quart qui, assez curieusement, par étapes se transformaient eux aussi en notre gente ingénieuse. En se retirant vers leurs habitations de sodium, une tête d'écureuil devenait la caboche d'un sous-commissaire; une patte de lézard, la jambe d'un courtier; une fourrure de vison, le poil d'un capucin. Leurs remplaçants se modifiaient à l'inverse: après un chant d'office, l'assemblée devenait un zoo. Devenu des bêtes, ils s'escrimaient à leur tour pendant encore cinquante-neuf fois la même chansonnette.

En plus de cette galerie au repos réservée, les autres couloirs possédaient aussi leurs différents usages. On y reluquait des galeries d'écoulement pour assurer des eaux le débarras, des galeries d'allongement percées en parallèle à des gîtes véreux, des galeries de traverse coupant en oblique ces gîtes de vers et des

galeries de roulage où passaient des chars tirés par des rats et utilisés sans doute dans le but d'un transport avantageux des lombrics. Alors je compris un phénomène épouvantable, un fait à l'apogée de l'imaginaire: il se trouve des endroits sous la terre où des bêtes font la chasse aux vers!

Jamais de ma vie n'avais-je rien observé qui ne fût à ce point incroyablement beau! On y achevait courageusement, en effet, dans le chant et la dignité, une certaine guerre sainte, une autre mais la bonne, dans le but audacieux d'une reconstruction, à cette fin de fonder un jour, pas tout de suite mais bientôt, un monde enjolivé. Je saisis le Plan grâce à un préfet de surveillance à qui des animaux admettaient savoir un bruit contre l'Idée. Sans doute chez les autorités y menait-on une gestion rigoureuse marquée à l'empreinte indélébile du triomphe inévitable. "Survivent pour toujours les meneurs du projet!" m'exclamai-je.

Je suivis les chars tapageurs tirés par les rats sur une voie étroite et au fond du puits je m'enfonçai davantage le long d'une galerie en spirale. J'aboutis alors en une salle d'usinage compliquée où de la machinerie réduisait les vers en poussière pour séparer

quelques fragments précieux des salissures. Un immense portrait de Lamiondai pendait par-dessus le tranchoir. "Voilà l'image, délirai-je alors, voilà le portrait d'une flamboyante lumière, d'un gigantesque titan!"

Dans cette salle exceptionnelle, les vers disparaissaient déversés dans une trémie et passaient dans un trancheur où ils périssaient coupés anneau par anneau avant de s'éloigner emportés par un transporteur jusqu'à un trommel où ils basculaient. A cet endroit les anneaux étaient brassés, broyés et nettoyés à la fin d'isoler quelques matières estimables des cochonneries. On obtenait le concentré par cette opération lavage basée sur les différences de pesanteur spécifique. Celui-ci repartait aussitôt emporté par un transporteur vers une empaqueteuse qui l'emballait dans des boîtes sur lesquelles on avait gribouillé: "fragments de végétaux ultra-concentrés pour fertilisation du jardin de l'avenir."

Le mot "avenir" me démonta sans préavis et un sentiment d'oppression m'accrocha le licou. Une question nouvelle s'imposait à mon esprit: comment allais-je donc manoeuvrer pour quitter ce méchant trou? L'épouvante me sangla pour m'enfourcher les facultés: ces piqués m'attaqueraient-ils pour me retenir dans ce gourbi? Je me ressentis tous les muscles de la face sous l'effet de l'attraction terrestre. Le désarroi s'empara de moi et l'impuissance m'ensella toute logique. Je m'enquis à la minute de la question inéluctable: comment me délicoter les méninges et conquérir les mineurs?

Une utilisation originale de mes aptitudes innées aux combinaisons intellectuelles me gouverna bon train vers une manigance d'une fantaisie désopilante et savoureuse. J'imaginai du sauveur politique leur monter le coup en leur débitant un de ces beaux discours de

chez-nous à la mode, qui en démontra un nombre et que je conservai dans mon calepin à dessein de le livrer un jour aux lecteurs subtils.

"Mes chers amis, c'est en nageant dans la joie que je vole aujourd'hui à votre secours. Ma décision de vous prêter mon concours acharné répond à une obligation morale considérable: aider tous ces opprimés porteurs de mon fraternel amour. Aimez-moi comme je vous aime. Car mieux vaut un sage ami qu'un ignorant ennemi.

Je veux une jeunesse bercée par la perspective d'un bel avenir dans un trou de mine dont vous êtes les seuls vrais propriétaires. Ce sera donc sous la bannière du p'tit gars de Votreville que vous prendrez votre trou! Un vrai Votrevillier, une tête de pioche pure laine et des plus fiers de l'être, qui rend ses devoirs au destin pour apposer vos galeries sur la carte. Une personnalité authentique aujourd'hui consciente que vous aviez le dessous et dès lors engagée strictement, sans chichi, palabre ou chimère, à ce que vous le conserviez.

J'ai des solutions intéressantes à vous proposer. Le dévoilement de leur contenu me semble pour l'instant prématuré mais je prévois leur repos sur des critères de

tolérance et de générosité selon une tendance manifeste que j'ai aperçue et analysée à Votreville.

Rappelons-nous les vertus fondamentales sur lesquelles le commun de Votreville se domicile, l'harmonie et l'imagination. Notre devoir sacré nous contraint d'achever ce rêve possible.

L'aspiration profonde à la richesse peut devenir réalité dans cette fosse. Je m'engage à en faire une fosse d'aisance. Je mettrai en branle un processus nouveau dont la conséquence fatale consistera à envoyer par le fond les chances d'épanouissement. Nous arrivons dans une ère nouvelle et devant un effort surhumain je ne reculerai pour multiplier les liens de confiance qui doivent à moi vous cimenter. Mes paroles planent dans l'azur infini de l'espoir pour se confondre avec une confiance renouvelée en votre avenir collectif. Il ne saurait donc sur cette voie se maintenir des hésitations. Si nous unissons nos efforts nous pourrions aller très loin. Accordez-moi votre confiance sans chipoter et j'apporterai des changements draconiens aux maux de votre société malade tel que m'y engage le serment d'Hippocrate."

Mon discours provoqua des réactions partagées : une moitié m'applaudit, l'autre s'indigna. De fait, mon éloquence ne créa point autant de remous que ces opinions en parties égales divisées. Sitôt maître caméléon et maître gélinotte, de ces tunnels les deux plaideurs incompatibles, s'avisèrent d'une deuxième idée politique ; comme par hasard, ils s'associèrent ce jour-là en une seule étude où, comme par hasard, le reptile, percevait des agréments dans mon discours et l'oiseau des fâcheries ; ce qui, comme par hasard, les assurait de voguer sur toutes les embouchures. Les éditorialistes, à trois cent vingt-cinq mille exemplaires, y notèrent du bon et du mauvais, ce qui, par pur hasard, leur assurait une marge aux fins de manoeuvrer au cas où l'une ou l'autre option l'emportait. Les autres commentateurs jugèrent excellent mon manifeste mais se remuèrent pour préciser leur référence à sa valeur artistique, ce qui, jeu de hasard, ne voulait rien dire.

Une belette, qui possédait son influence, pourfendit sans détour ma harangue et de moqueries massacra tous mes supporteurs. Un corbeau, dessous les regards écracés, blâma le mépris de la persifleuse et

lui reprocha fermement ses désobligeances. La belette nia inculper de folie ou d'hérésie ses contradicteurs et compara ces calomnies aux fantasmes délirants des fous et des hérétiques. Heurté, l'emplumé se vengea en accusant la poilue de putain. La belette dénonça ces jeux de mots à l'objectif coupable d'apeurer la population et exigea, pour la justice, la dénomination ennoblée de militante sous la bannière du faux cil et du manteau, ce qui modifiait considérablement la perspective. Exaspérée, la bête bécue par le mépris enchaîna et, son intelligence et sa longue observation de la vie cellulaire en prétexte, s'interrogea sur la pertinence de poursuivre la discussion avec pareil ignorant. La belette s'esclaffa et archiprétentieuse jugea cette mention de longue observation de la vie cellulaire puisque le corbeau n'avait jamais agi dans un but scientifique mais à la suite d'une condamnation enlérinée par un tribunal.

A l'heure où ancien bagnard et jeune catin échangeaient les avis et les coups, un blaireau démontra la futilité de mon exposé avec une suffisance absolue. Placerions-nous les mots du discours côte à côte, expliqua-t-il, et donnerions-nous à chaque lettre la

proportion du gros orteil du voyageur, cet arrangement ne couvrirait pas la distance à partir de l'usine jusqu'à la sortie; ce qui prouvait donc, par scientifique évidence, l'inefficacité de mes propos dans la réalisation d'une délivrance. Une taupe intervint, qui précisa ne point contester le système de son éminent confrère, infailible par la raison de ses diplômes en économie, mais dans la supposition où le gros orteil comme échelle était remplacé par le nez de l'étranger, ce nouvel agencement modifierait les résultats. (Leur différend donnera lieu à foule de thèses super-intéressantes pourtant peu connues du grand public; des académiciens recevront des fonds pour entreprendre des projets de recherche; on en discutera longtemps et on en tirera utiles leçons).

Une grenouille, de l'Etat employée, à haute voix syndicale s'interrogea: l'étranger pouvait-il garantir une redistribution plus équitable des richesses du sous-sol, pouvait-il garantir que dans son nouveau régime on enlèverait aux riches pour donner aux fonctionnaires?

Un furet, assis-là les bras croisés, suggéra le rétablissement immédiat des libertés.

Le brouhaha me décida aux actions pratiques. Je conviai l'élite déchirée à une discussion sur les divergences de conceptions. On m'amena dans un tunnel vide et je montai sur une tribune à la fin d'échanger avec une foule de trois mille individus animaux. Ils abondaient car chaque partie exigeait son représentant et ma présence avait créé divisions nombreuses.

Vous dire les détails dans lesquels partout je me prolongeai! les avis contradictoires que je sus tous approuver! Nonobstant la stratégie, s'accrut le scepticisme.

J'eus beau m'intéresser à la dialectique encore baigné dans le milieu utérin, m'intéresser dès le biberon aux théories psycho-éthologiques et aux conceptions de phonologie historique, mes spéculations logiques de ce jour-là s'emboutirent à des objections vigoureuses. Alors je jurai sur ma propre tête mon action acharnée pour la réalisation de mes promesses, aussi longtemps que les herbes repousseraient au printemps dans la cour de ma mère, aussi longtemps que les pissenlits en nombre y reflleuriraient à chaque été sur le gazon, aussi longtemps que les petits oiseaux y cueilleraient les graines semées à l'automne. Ces mots

éblouirent et tant que les bêtes en discutaient, j'en profitai pour noter sur le vite dans mon calepin: "Les journées sont chaudes l'été, oh! la canicule estivale; mais quand donc ma chère maman, décideras-tu dans la cour de construire une piscine?".

Les sceptiques revinrent pour opposer à mes perceptions rationnelles, une attitude probabiliste fondée sur une suspension de jugement.

- Nous ne pouvons ni changer le système, ni fuir, car Lamiondai l'infâme dispose de tous les pouvoirs et aucun de nous n'échapperait à sa vengeance surhumaine, argumenta un homard.

- Vous vous montrez, hélas, obstiné dans vos préjugés, répliquai-je à cette paire d'appendices.

- Oui, mais nous pratiquons aussi la prudence, tirelira une alouette. Voilà une de nos armes.

8

- Il faut repousser ce catalogue de clichés, les heurter, les fêler et les éliminer, la prévins-je. Ces conceptions encroûtées me figurent en vérité les gardiens de votre geôle. Allez-vous, à l'exemple de vos

prédécesseurs, mourir ici pour des opinions préconçues?

- Hélas, je dirais oui, riposta une mouffette.

Je discutai quarante-sept minutes avec ces tâtonneurs pour leur démontrer la possibilité d'un changement politique. Ils se montrèrent, cependant, opiniâtres dans leurs conceptions. A la quarante-huitième minute, ne s'accrochèrent-ils pas à une nouvelle solution mais périlleuse à mon avis malgré leur embarrassante insistance. On m'indiqua une route pour rencontrer Lamiondai...et lui fichez de la coutellerie en travers le giron!

Je suivis la route indiquée, inflexible dans mon idéal nouveau. Je dévalai six cent vingt-trois échelles et je traversai autant de tunnels, tournant ici et là, avançant parfois nulle part, allant toujours au-delà, accompagné par le clapotis des eaux et les résonnances de mes chaussures. Je traversai des bancs de sable souvent au risque de m'y engloutir et des cours d'eau

souterrains souvent au risque de m'y noyer. J'usai mes galoches sur vingt milles, sous la lumière diffuse des chandelles à gâteau, mettant le cap par là, appuyant vers la droite ou la gauche, m'ajustant, bornoyant, usant parfois de la boussole et quelquefois de mon flair. A la fin, un schéma poussé de quatre mille trois cent deux figures géométriques m'amena droit par-devers un tunnel recouvert d'un tapis rose saumoné.

Je suivis ce tunnel singulier dont le plancher recouvert était nivelé. Des flèches phosphorescentes sur une tapisserie bourgeoise m'indiquèrent la route jusqu'à une grotte illuminée.

Une classification rationaliste de la quincaillerie à l'intérieur me conduisit à déduire sa disposition en laboratoire. On y vérifiait en effet, des tables, des tableaux et des tablettes. Un microscope, des tubes et des éprouvettes dessus la table la plus proche reposaient. Les tableaux entassaient des figures géométriques, des calculs algébriques et des dessins anatomiques. Des pots énormes dessus les tablettes attendaient, remplis d'alcool, d'éther ou de résine.

Au fond de l'atelier j'aperçus un petit homme en noir occupé à disséquer des cadavres et à rédiger des rapports. Lamiondai vidait quelques boîtes osseuses pour classer cerveaux, cervelets et bulbes rachidiens. Il divisait des hémisphères cérébraux et se penchait délicatement sur les méninges. Je l'observai sans bouger pendant un bon moment car l'appréhension tout plein les bords m'occupait.

Vêtu d'un froc charbonneux et la tête enveloppée d'un capuchon, le moinillon se dandinait d'une table à l'autre et secouait des tubes, se dandinait d'un cadavre à l'autre et reniflait des éprouvettes. Il s'arrêta une minute à cette fin de réfléchir et procéda sur des mulots à une observation. O l'effrayant toubib! Il leur enlevait la boîte crânienne et la remplaçait par une voûte transparente. Des coups de pied au cul leur administrait-il ensuite à dessein de mesurer les rebondissements des cervelles. Etait-ce assez cruel?

Je baissai le regard mais, par tout le plancher, au travers les pattes de tables et de tableaux, des cadavres ou leurs quartiers s'empilaient. Ces amoncellements, dans mon esprit, avaient des causes justifiées; ces tas de pièces anatomiques avaient eu leur utilité. Sûrement une grande idée légitimait la boucherie de ce disciple d'Escalope. Les cadavres foisonnaient, devenaient banalité tant ils foisonnaient!

Je devais pourtant agir, trouver un moyen pour quitter ces lieux, mais lequel? Alors par impulsion, je risquai une petite toux discrète et me suggérai à Lamiondai avec une politesse prudente: "Pardon, monsieur, pourriez-vous, s'il-vous-plaît, m'indiquer le chemin le plus simple vers la sortie?"

Le doc sursauta sur lui-même, en proie à vingt-sept contractions de la face et quarante-deux spasmes du diaphragme (me précipitai dessus mon calepin

pour le but de prendre des notes d'observation), l'air expulsé des poumons par brusques secousses mais ne causant à la vérité qu'une haleine légère projetée à une allure modérée (vitesse évaluée à neuf cent quatre-vingt centimètres à la seconde) les replis du larynx en vibrations saccadées, les cordes de la parole et le voile du palais écrasés par la pression puis relâchés (je mesurai cette pression sur les organes à deux point cinq quarterons).

Un plan mathématique de huit mille équations me pilota au pied levé par-devant une proposition résultante: le drôle avait le fou rire.

Pendant la rigolade maniaque de ce pitre de l'autopsie, survint un phénomène insolite et biscoûnu. Alors que je me remettais le calepin en poche, j'entrepris de me poiler à mon tour. Ensuite de ce réflexe de maîmiteux ébahi, il se produisit une communication inconsciente entre gaudissarts. Sans même nous parler nous devînmes déjà familiers et l'esprit de

chicanerie ne m'essayait plus autant. Ah! vraiment, il ne me disait plus de faire un massacre ici. Sans préambule nécessaire, ce Scapin du scalpel me tapa en ami dans le dos et, se pâmant tout en même temps, me demanda si les maupiteux de la mine m'avaient donné mission. Rassuré par cette gentillesse, j'optai pour le franc dialogue:

-Le peuple reprocherait à votre régime de servir d'abord les intérêts de vos proches.

-Un peu de favoritisme serait-il à ce point nuisible aux finances de la mine?

-Votre administration pille les engrais.

-Les engrais! pillés...Sont-ce les fertilisants qui font le bonheur d'un peuple ou les idées brillantes qui émergent de son gouvernement?

-Le peuple croit que vos ministres et députés sont des sots.

-Que je ne fléchisse sous l'hilarité, que je ne cède encore au fou-rire! Ah! le peuple! le peuple! qu'il est bête! Ai-je bien entendu? Faut-il expliquer? C'est moi le chef de ce gouvernement et le chef est le plus important, le plus influent parmi tous.

-Le peuple vous croit indifférent à ses misères.

-Mais que puis-je faire, noyé que je suis dans la lourdeur du régime?

-Le peuple reprocherait à ce régime de servir d'abord les intérêts de vos proches.

-Un peu de favoritisme serait-il à ce point nuisible aux finances de la mine?

-Votre administration pille les engrais.

-Les engrais! pillés...Sont-ce les fertilisants qui font le bonheur d'un peuple ou les idées brillantes qui émergent de son gouvernement?

Après une heure de cet interrogatoire serré ne pouvais-je conclure au caractère malplaisant et chipotier de certaines bêtes de la mine? Je demeurai toutefois antipathique et je poursuivis les imputations: "Votre gouvernement est à ce point pourri que l'on prévoit déjà le scandale de demain.

-Dites toujours.

-Votre cochon d'Inde, ministre de la culture, détournera la prochaine livraison d'engrais pour son propre jardin de l'avenir.

-Erreur! ce sera la perruche.

-...

-Vous voyez bien qu'il ne faut se fier à toutes ces rumeurs calomnieuses sur mon gouvernement."

Ne pouvais-je compatir avec un gouvernement qui était sali par un tas de basses menteries? Je lui fis part toutefois de ma déception par ce fait qu'il ne respectait pas ses promesses d'élection. Alors il me répondit: "Pour les jeunes gens, c'est condamnable; pour les vieux malins, inévitable; pour l'opposition, abominable. En réalité c'est la coutume et aucun ne s'en formalise vraiment. Car la vie politique, depuis toujours, comprend deux moments: le moment des promesses au cours duquel les politiciens répondent à toutes les attentes du peuple et le moment entre deux prises de pouvoir au cours duquel les politiciens expliquent les raisons pour lesquelles ils ne peuvent répondre aux attentes du peuple.

-Mais un peuple ne se lasse-t-il jamais? Ne voit-il pas cette boue sur la route de la vie?

-Mon pauvre ami, voyez ces populaces qui se congestionnent quand de leur chemin on leur montre la gadoue; voyez tous ces vilains prêts à mordre quand on leur invoque la boue dans laquelle ils pataugent. Montrez le margouillis des routes, les peuples y trouveront toujours des motifs de réjouissement.

-Impossible!

-Mais si Mes mulots qui reçoivent des coups de pied au cul se félicitent que je ne chausse des souliers pointus.

-Et vos mineurs, ne veulent-ils point de changement?

-Stop! Surtout ne manoeuvrez d'aucune manière, ne causez aucun dérangement. N'agissez point et le mollusque à mille lieux sous la mer s'acoquinera de sa vase et ne se montrera point déçu par l'absence des rayons de soleil; et les singes continueront à se manger la vermine des poils dans un bonheur relatif mais tranquille et sans regret. Ne rempirez pas une situation pénible, n'ajoutez rien au malheur auquel vos dissemblables sont habitués: ces créatures poursuivront la vie, tranquilles, sans révolte ni amertume. Ainsi votre inertie contentera les tâcherons de la mine."

Je vis sous un joug favorable le petit homme en noir qui, bon diable, me suggéra presto de nouveaux projets: "Allons donc! Poursuivez votre route, votre destin vous y appelle. Ne cherchez pas à changer le monde, ça vous donnerait quoi? Ne connaissez-vous pas déjà assez de difficulté? Allez! D'ailleurs vous me plaisez bien et vais vous rendre la tâche plus aisée pour affronter la vie en vous offrant, en gage d'amitié, ce poil de couleuvre pas comme les autres, fruit de mes recherches, au pouvoir de fendre en deux tout objet qui le recevrait planter en son centre."

L'intelligence de Lamiondai m'impressionnait beaucoup mais je craignais une tromperie dans les paroles de ce politicien. "Notre monde ainsi fonctionne, lui opinai-je, qu'un si petit poil ne peut posséder ce pouvoir." Ce doute amusa beaucoup le petit homme en noir qui, décidément, aimait bien se la dilater et se montrait bien patient face à la jeunesse. Les badigoines retroussées jusqu'aux trompes d'Eustache, il planta le filament animal en plein coeur d'une souris qui se fendit à l'instant. Il m'expliqua le pouvoir extraordinaire de son poil sur la matière et en induit la puissance formidable de son propriétaire sur le monde. Je lui objectai ma crainte persistante de la tromperie, le corps de la souris découpé par le hasard. Alors ce saigneur macaronique, en réalité aimable et sage, m'entoura l'épaule de son bras et me donna, avec patience et joyeuseté, une démonstration incontestable: il planta le filament animal dans plusieurs rochers qui se fendirent. Il demanda, las et badin, avec un geste superbe d'exaspération: "La démonstration vous convainc-t-elle?" et il me tendit la tige. J'acceptai avec empressement et trouvai très, très sympathique ce petit chercheur qui, au fond, se montrait bien joyeux et surtout bien généreux avec les jeunes égarés dessous les sols.

Sensible et débonnaire, le philosophe mystique m'indiqua le chemin de la sortie à la minute: "Voilà, rien de plus simple: montez toujours les yeux fixés sur la fosse principale." Pour grande que fût mon intelligence, je n'y'avais pas songé. Lamiondai me serra la main et à l'oreille me sussura: "Tu me plais, toi, tu iras loin dans la vie."

Quand vint le moment de le quitter je me retournai une dernière fois vers mon bienfaiteur à dessein de lui envoyer la main et le remercier derechef. Le comique me lança vite une poignée de boyaux pour le but de continuer dans la farce. Décidément, ce génie raffolait rire. Je ramassai tout de même ces saucisses dans la conjecture d'un usage inattendu. Je remontai enfin les six cent vingt-trois échelles pour me retrouver par devant l'usine où m'attendait un comité.

Quel enthousiasme exprimèrent les bêtes et comme elles applaudirent à mon apparition! Je leur délivrai alors un discours de raisonnement serré qui dérouterait aujourd'hui mes lecteurs moyens. Je passerai donc outre à cet exposé mais en préciserai toutefois les éléments d'importance. Ainsi les esprits ordinaires ne seront ni déroutés, ni ennuyés, mais les plus ingénieux en retireront des éléments instructifs.

Cette harangue fut donc construite sur un modèle hautement rhétorique avec des mots en exorde: rendement, encourageant, espoir; des mots en proposition: conjoncture, probabilités, ajustements; des mots en confirmation: des analyses, des études, des mémoires; des mots en réfutation: serré, difficile, demain; des mots en péroraison: fardeau, écroulement, dramatique.

Comme une majorité de lecteurs, les bêtes ne saisirent point les nuances de mon discours mais en furent agréablement impressionnées. Je continuai donc mon ascension dessus les applaudissements et les encouragements.

A l'air libre, je retrouvai par miracle ma taille normale. Ainsi délaissai-je ces lieux jamais revus. J'en ai réentendu parler toutefois et il semble que mon souvenir soit encore vivace. On parle encore de moi là-bas et en des tirades comblées d'éloges. Cependant, pour n'avoir jamais su mon nom et faute de mon retour pour les en informer, ils me désignent par image: le Parti.

Je repris ma route le long de la rivière. Les rayons du soleil chiffonnaient les ultimes noircissures et chaque minute enlevait sa raclure d'obscurité. Je marchais lentement, par des notions de cause absorbé, selon ma tendance innée à délibérer sur les valeurs afférentes à ma nature rationnelle, quand je remarquai une surabondance de mammifères rigolos dans les tourbières. Ces quadrupèdes bouleux mesuraient quelques pouces, possédaient une queue velue et courte, des poils rares, raides et affilés. Les branches les plus minces fléchissaient à peine sous leur passage tant le poids de ces agités n'était que bagatelle. Quand ils bondissaient, grâce à la palmure de leurs pattes, ils ne se

blessaient point à leur contact avec le terrain. Leurs yeux atrophiés, recouverts aux trois quarts par la peau, me conduisirent à déduire une défaillance du nerf optique. Toutefois, les convulsions de leur museau pointu me confirmaient l'importance de leur odorat.

Le phénomène ultra-paradoxal chez la bête: une toison sous couleur d'épinard. J'ai étudié à la fin de mes aventures cette particularité du pelage et, semble-t-il, ce petit rongeur réussit par ce moyen à se confondre avec la nature environnante. Il m'arrivait d'ailleurs ce jour-là, souventes fois, de le confondre avec une quenouille quand, à mon approche, un roseau entre les dents il se redressait.

Après des notes et des schémas scrupuleux sur cette curiosité zoologique, je partis à nouveau, l'intelligence avec obstination détournée du monde sensible pour contempler maints théorèmes. Ma pensée, dans un travail actif et original, me conduisait avec fébrilité vers une représentation viable et systématique

de l'Univers lors de ma rencontre importune avec une montagne énorme installée en travers de mon parcours. Désespoir! par où passer? Quel chemin restait-il? Contourner ce colosse par la gauche? Une rivière glacée! Par la droite? Une rallonge de vingt milles. Rebuté par cette alternative je résolus de soumettre la difficulté à des propositions déductives d'un degré perfectionniste monumental. Je m'assis sur un vieux baril abandonné puis, avec méthode réfléchi, selon mon habitude, à un moyen de gravir cette vilaine. Usant de procédés observateurs d'une technicalité scientifique absolue, je recensai les objets environnants susceptibles de m'être utile comme attirail: ce vieux baril de bois sec dessous mes fesses, les boyaux reçus de Lamiondai, des cailloux dispersés à mes pieds, des arbres au flanc de la montagne. J'avais beau lier des faits fondés sur l'observation à cette fin de m'en servir comme des majeures, lier des parties concluantes par des liens de conséquence, lier des prédicats à un sujet par une copule, jamais n'arrivais-je à une stabilisation de ma pensée. Révélateur comment les intellectuels brillants, y compris les phénix de mon importance, découvrent certains jours avec difficulté les solutions efficaces aux urgents problèmes. Mais v'lan! Voilà que je remarque la cime d'une épinette

tombée qui pendait au-dessus du vide en haut de la montagne. Mes méninges à la seconde se surchauffèrent jusqu'à ce qu'un développement heureux et habile de mes facultés intellectuelles me conduisent tout de go à la face d'un plan extraordinaire, puisé au plus profond degré imaginable de l'ingéniosité humaine. Fougueux, j'étirai et j'aboutai les boyaux dans le dessein adroit de me fabriquer une longue ficelle. Une pierre maintenue à l'une des extrémités, je lançai le cordage par dessus le pignon de mon chicot. Je ramenai de suite ce bout de cravate par mon devant. Je remplis de cailloux la barrique et l'attachai solide à mon cordon, l'autre bout enroulé autour d'un bouleau. Cramponné à ce dernier, je montai le tonneau jusqu'en haut de la montagne. Les lecteurs intelligents l'auront déjà pressenti: l'idée, dans un processus de fort astucieux calculs d'ingénierie, prévoyait ramener par la gauche le lourd baril à dessein de me permettre, léger, de monter par la droite. Or donc, le satané bouleau lâché, je m'arrachai de l'attraction terrestre, mais à une vitesse conforme aux prédictions de mes savants calculs, à cet instant où mon contrepoids, pour sa part, redescendait avec une accélération comparable à la mienne comme le prévoit une application juste des notions scientifiques sur l'art de fabrication des ascenseurs. A mi-chemin, alors même que

je tricôtai de profondes pensées en associant des parties du logos par des liens de conséquence, mon barillet m'écorcha au passage une clavicule. Là haut, à cet instant précis où je concevais par analogie l'action du principe actif en physique, ma boîte crânienne épousa la poutre avec violence et mes doigts s'insinuèrent entre le bois et les andouilles. Comble de la malchance, impact imprévu, à son atterrissage le fond du baril défonça et se vida de ses roches de sorte qu'à peine eussé-je déduit la supériorité de mon poids sur celui du baril, je redescendais à cent vingt-trois milles à l'heure par devers mon lieu de partance. A moitié de route, à nouveau la barrique qui, cette fois, prenait le sens du haut et m'écorcha une rotule au passage. A ma destination, pouf! et patatras! le cul sur l'amoncellement de cailloux. J'adoptai de suite la posture du penseur, le coude sur le genou et le poing sous le menton, à la fin d'épiloguer sans délai sur les causes responsables de mon assentiment à l'erreur. Réflexe regrettable car je lâchai le cordon d'entrailles et mon ancien contenant de revenir à son lieu d'origine en me passant par le péricrâne.

Tout à coup j'entendis rire. Quelqu'un se moquait. Je regardai à gauche: rien; à droite: rien. Je longnai par en face: encore rien! Je levai les yeux pour apercevoir alors une jeune indienne, assise bien haute sur la branche d'un bouleau.

- Je crois que vous ne passerez pas la montagne rapport que vous avez pas la jugeotte bien forte, me lança-t-elle ironique en se balançant les jambes.

- Comment te nommes-tu? lui demandai-je.

- Mirjafée, répondit-elle le sourire aux lèvres en me reluquant des pieds à la tête.

Elle avait une longue chevelure noire, de beaux yeux noisettes et le teint hâlé de sa race. Pour sûr qu'elle était encore bien jeune, douze ou treize ans, c'est certain. Elle balançait ses jambes et sous sa petite jupe en peau de castor on apercevait les cuisses longues et minces d'une enfant. Le plus étonnant chez cette petite: deux yeux qu'elle roulait dans sa main comme des billes. "Ma jolie Mirjafée, la vie va ainsi: des efforts, des échecs et de la persévérance pour

atteindre un jour ses buts" lui expliquai-je froidement en philosophe d'expérience. Elle secoua ses deux yeux, balança plus vite les jambes et me dit sur le ton de l'arrogance: "Eh bien alors, je vais encore beaucoup m'amuser rapport que vous me semblez bien maladroit." Elle replaça son corselet de cuir et ajouta: "Je pourrais vous aider." Circonspect, je lui demandai: "Aurais-tu une proposition?"

-Vous parlez comme quelqu'un qui en a dans le crâne rapport qu'entre gens dans le besoin, il faut bien s'entraider.

- Que proposes-tu?

- Je vous donne une formule magique pour ouvrir la montagne si vous me ramenez une irnitharyngue.

- Une irnitharyngue!?

- Une irnitharyngue. Une de ces petites bêtes que vous avez sans doute remarqué sur votre parcours. Vous ne pourrez jamais en attraper rapport qu'elle est drôlement rapide cette bête. Alors il vous faudra en attraper une au village voisin rapport que je ne sais point comment vous pourriez faire autrement.

- Au village voisin!?

-Si vous longez encore un peu la montagne, vous découvrirez un carrefour. Rendu à cet endroit, suivez les panonceaux.

Ciel! attendez que je vous décrive toutes les curiosités de ce diable de village. Il était d'un bizarre, d'une bizarrerie! J'y passai huit heures, derrière un chêne caché, pour observer, analyser et planifier une stratégie de cambriolage. La route à elle seule était déjà un phénomène. Des placards énormes s'y dressaient aux dix pieds avec le portrait décuplé de cet animal et un message, toujours le même et toujours dans les mêmes mots: "Donnez-nous votre innitharyngue, immédiatement!" Grouillait, sur une rue achalandée du village, une foule de promeneurs avec des innitharyngues en laisse. Ces olibrius se rencontraient pour se rabâcher toujours la même phrase: "Donnez-nous votre innitharyngue, immédiatement!" Cognait-on à une porte, n'importe quelle, on entendait toujours la même phrase et toujours dans les mêmes mots: "Donnez-nous votre innitharyngue, immédiatement!"

Le présent ouvrage ayant un but d'instruction, je crois utile de décrire la psychologie et les habitudes de ces hurluberlus.

Tous ces gens profitaient du jour pour se promener sur une rue principale où un observateur pouvait constater un comportement généralisé des plus curieux. Ces villageois exhibaient leurs innitharyngues, enorgueillis par les regards jaloux mais à la fois affolés par la perspective d'une volerie. Une déprime absolue envahissait les esprits. Les têtes penchaient, se relevaient, tournaient, braquaient, appuyaient à droite, à gauche, en haut, en bas, des clignotements incessants envahissaient leurs gros yeux arrondis : toutes ces simagrées pour reluquer les innitharyngues rencontrées au passage et révérifier pour la millième occasion la présence de son propre rongeur. Nul ne devait observer l'innitharyngue de son voisin plus de cinq secondes, m'a-t-il semblé, puis, à force de surveiller la sienne et éviter de regarder trop longtemps le quadrupède de son voisin, on ne savait plus, mais vraiment plus où poser les yeux. Cette multitude demeurait dans un état d'alerte sempiternel. Sentait-on notre innitharyngue avec insistance observée, on donnait un avertissement initial mais ferme, la

bouche grande ouverte par volonté de mordre et le regard mauvais fixé sur l'intrus; mais si ce malapris ne comprenait pas cette semonce sans équivoque, le propriétaire inquiet fronçait les sourcils et réitérait sa menace par l'émission d'une gronderie. A l'ordinaire, les singeries s'achevaient sur cet ultimatum. On se jetait ainsi des regards pour inviter ses semblables au respect, les citoyens testaient ainsi à chaque minute leurs volontés respectives en adoptant à tout moment des attitudes claires de menace et le peuple au complet se méfiait du peuple au complet, avec pour résultats des crampes au ventre et des tics de la face.

Un observateur pouvait aussi remarquer certaines tentatives d'intimidation de la part d'individus qui voulaient s'emparer de l'animal d'un autre. Evénement insolite, pour sûr, et sans raison apparente pour le choix, mais on voyait à l'occasion des audacieux fixés tout à coup une innitharyngue. Un court moment remarquait-on des démangeaisons depuis la racine des cheveux jusqu'aux ongles des orteils envahir ce téméraire, le corps tourmenté, tordu sur place comme si on lui avait déversé un baril de fourmis affamées sur la chevelure. Survolté, le malotru décrivait ensuite une figure en zigzag et bondissait autour du propriétaire de l'animal convoité. Il s'arrêtait enfin en face de sa

victime pour lui interdire tout passage de fuite. Le corps incliné vers l'avant mais la tête relevée et la bouche large ouverte, les deux ennemis, bourrés d'une haine passionnée, face à face se menaçaient. Ils piaffaient, gémissaient et exécutaient maintes révérences. L'attaquant prenait ensuite une grande bouffée d'air qui lui rougissait les oreilles et lui gonflait le ventre et fixait son pigeon dans les yeux en se battant les flânes avec les coudes pour lui ordonner fermement: "Donnez-nous votre innitharyngue, immédiatement!" Quel combat extraordinaire s'ensuivait! avec des râles, du sang et des meurtrissures. Pire encore, j'ai cru comprendre que nous retrouvions, tous les matins, des individus assassinés dans les ruelles, étranglés, pendus, décapités, lapidés, bâtonnés, fusillés.

Un maladroit, à l'occasion, perdait sa bête. La bouche béante, une attitude insipide, les bras pendants et les mains tournées en dehors, le volé découvrait l'absence de son trésor et son front devenait un écran d'ordinateur où des signaux de rage et de stupeur se gravaient, avec des grimaces importunes sur tout le visage et des convulsions par tout le corps. Il se jetait ensuite par terre où il s'agitait comme un

épileptique. A ce moment, on l'entendait marmonner d'une voix étouffée pour débiter un chapelet de jurons dont sa folle imagination se remplissait. Il se relevait pour partir à la chasse et s'emparer d'une innitharyngue étrangère. On le sentait devenu tyran destructeur, altéré de sang et avide de carnage.

Ainsi allait cette société originale à laquelle les innitharyngues servaient de ressort pour son avancement et le bonheur des citoyens. Une majorité possédait une seule innitharyngue, une minorité en détenait un couple, rarement jouissait-on d'une ménagerie. Cependant, des marginaux n'en détenaient aucune. Ces négligés du système, à la fin de l'après-midi, descendirent par colonnes pour en réclamer dans la rue. Ils fracassèrent même des vitrines. Ils trouvèrent illico les agents de la paix venus leur faire la guerre avec des bâtons pour empêcher à tout prix les actes de violence. Le maître incontesté de la maréchaussée en profita pour améliorer son score. Qui lui donnait à ce jour, une moyenne au bâton de cent vingt-deux coups dans les cuirs chevelus, cent quatorze dans les parties rachidiennes et quatre-vingt douze dans les gras de mollets. Fuir, fuir, j'avais envie de fuir!

Je chagrinais sur mon sort, caché derrière mon arbre, dans le désespoir de contenter Mirjafee quand, heureuse initiative, je regardai derrière moi. J'aperçus alors un grand parterre avec des gens sur le gazon, leurs cinq irritharyngues attachées à un chêne, occupés à émettre leurs opinions sans arrêt mais sans que personne ne semble se comprendre, ni même s'écouter. Ces grands parleurs ne réfléchissaient pas une seconde, obstinés à s'exprimer tous en même temps, à débiter leurs opinions et leurs histoires. Le présent ouvrage ambitionnant une lecture plénière de la faribole humaine, il me croit utile de témoigner des paroles entendues chez ces baragouineurs. Que penserez-vous, lecteurs, de cette verbosité crétine?

"Une carte bouscule une tarte sous prétexte qu'elle est aux pommes en somme et non postale comme elle. C'est très important d'être postal, c'est peu banal. Mais la tarte aux pommes défaille, la carte postale a du remords dans les entrailles et lui offre les fiançailles. Ils eurent une grosse marmaille: des tartes postales et des cartes aux pommes." C'était l'histoire racontée par une grand-maman à son petit-fils qui n'écoutait pas, une histoire pour réveiller ses impressions d'émerveillement face à la vie, une histoire d'amour.

"En général, les cartes postales aiment qu'on leur gratte le dos, c'est leur grand défaut!" clamait le petit-fils de la grand-maman, qui n'était déjà plus un enfant et qui avait ses opinions. Devenu réaliste face aux événements de la vie, les histoires d'amour incroyables il les remplaçait par des faits.

"A la fin du mois de mai, une carte postale devait partir, elle devait partir pour la guerre, elle devait partir pour l'Angleterre. Je suis une pauvre carte postale, y m'faut quitter mon pays natal, avec des mots sur le dos, avec des mots d'amour sur le dos. Elle venait de faire ses adieux, avec des mots sur le dos, des mots à un amant, à un amant qui se faisait du tourment. Au bout de cinq à six mois, une lettre était revenue, une lettre du chef d'escadron, l'amant était mort sous les canons. Son coeur s'était réjoui, sa blessure était profonde, il était mort ébahi, il était mort sans répondre." C'était l'histoire que racontait, pour enterrer la voix de son épouse, le grand-père militaire qui aimait bien rappeler ses participations à la guerre.

"J'ai vu dans les choux  
Un criquet  
Qui jouait au croquet  
Et parlait aux poux  
Qui disaient bonjour  
Et levaient leurs chapeaux  
Pour les beaux coups.  
Ah! si la terre tournait  
Comme jouent les criquets  
Au croquet  
La terre tournerait longtemps  
Et ils joueraient au croquet  
Les criquets  
Et ils parleraient aux poux  
Qui leur diraient bonjour  
Et lèveraient leurs chapeaux

"Pour les beaux coups" chantaient en même temps la soeur du jeune homme, qui n'était vraiment, mais vraiment pas dans le coup, nageait dans la bonne humeur, la fantaisie, l'insouciance et préférait par-dessus tout les histoires frivoles.

"Des wagons, traînés par une locomotive, traversaient un pré vert. Chaque voiture avait un seul passager, car ils étaient très riches, qui portaient

tous le même prénom: Immense. Leurs noms de famille variaient: Jolycoeur, Latendresse, Lebeau et Laliberté. D'un même regard vide, une vache sur le pré les regardait passer, machant le rêve atone. Et le bon conducteur, Bonheur de son prénom, s'éloigna lentement avec son chargement, et du champ limité à ses herbes, et de la vache à la vue vraiment trop raccourcie." C'était l'histoire loufoque d'un prétendant qui aimait s'exprimer par allégorie. Il la racontait avec de tristes yeux à la jeune fille qui n'écoutait pas.

Ces clabaudeurs s'éternisèrent ainsi en paroles inutiles. Et tous en même temps. Une fois ces insensés revenus à la réalité, j'avais disparu avec leurs irritharyngues! Ne pouvons-nous pas retirer une leçon de cette circonstance? Faisons donc un choix réfléchi parmi les préférables naturels et n'allons point choir dans l'élément intellectualiste sans ses intérêts matériels.

Bouleversée, la jeune indienne négocia pour obtenir en boni les quatre autres irritharyngues imprévues dans notre entente première. Elle m'offrit

donc les deux yeux qu'elle avait à la main en plus de la formule magique pour ouvrir la montagne.

20

Je m'emparai des yeux et les glissai dans ma poche. Elle récita sa formule et je traversai la montagne. A mon départ, Mirjaée me lança: "Tu me plais, toi, tu iras loin dans la vie." La montagne se referma.

21

Surprise! le lac était là, en face de moi. Je me croyais enfin rendu à mon point d'arrivée, les rencontres bizarres terminées et Anoz tout près. Erreur. J'allais encore faire une drôle de rencontre.

22

Sur le bord du lac, j'entendis des bourdonnements pour voir ensuite des milliers de petits ballons qui volaient bas au-dessus de l'eau.

En regardant mieux, vous savez quoi? Un nabot, découvris-je, logeait dans chaque ballon. Oui, un nabot. Je ne sache pas ce tour de force dans les coutumes de l'ordinaire. Dix-huit pouces de haut et transparent comme les bulles! Imaginez ce quidam étrange, à la peau si mince que l'on voyait des rameaux de nervures converger vers le cerveau. On voyait aussi les mouvements de son petit coeur, qui besognait, besognait sans répit, quatre-vingt-dix battements à la minute, et à l'approche on les entendait sans arrêt, des milliers de baraboums ébouriffants qui nous venaient comme une ribambelle de timbaliers. Le petit coeur travaillait sans repos, pompait sans arrêt ses globules rouges produits par un foie volumineux. Cent dix os comptai-je au squelette et je m'avisai de la blondeur du couvre-chef. Un nez en trompette tout mignon pointait sur la ligne du profil. Des racines dentaires s'alignaient dans les gencives. Le front était énorme; les oreilles, incomplètes; les lèvres, cousues. Une physionomie humaine mais imparfaite. Deux hémisphères au départ du cerveau rejoignaient le visage pour s'y

épanouir: on y devinait de la vue les orbites par la raison d'un iris jovial et ravi. Les flancs présentaient les ébauches des bras avec des mains miniatures dressées en éventail. On observait aussi, naturellement, des amorces de jambes et des pieds rudimentaires. Apparaissaient enfin les parties vénériennes dans une esquisse insuffisante pour les reconnaître.

Les habitacles miniatures de cette espèce nébuleuse avaient l'air sans qualité intéressante, à une exception près: sa partie essentielle se limitait au nabot et tout le reste vivait en fonction seule de ce dernier, la partie fondamentale véritablement de la capsule se bornant au siège de la vie, ce mammifère raccourci. \*V avait-il une petite sphère en mouvement? elle logeait son pilote, il s'agissait là d'un fait absolu. Et tous ces bipèdes inachevés, sans restriction, tenaient leur potiche volante: la rivière les remontait et, à la chute d'eau, un ballon les enveloppait pour s'envoler. L'extérieur de chaque globule dirigeable se

comparerait à la situation de l'organisme par rapport au cerveau. Les mouvements seuls de la superficie actionnaient le vaisseau commandé par la pensée vigilante de son occupant. Cette division externe, peut-on affirmer, servait donc de propulseur à la chaloupe. De plus, assurément, ce bichon translucide consommait l'oxygène à travers cette part exposée. Cette surface servait donc de nez et de poumon, chacun laissé dans le vide, bien à son aise et assoupi.

Aucune créature vivante ne tirant de rien sa vie et son mouvement, cette faune dégrossie au-dedans des bassines aériennes devait aussi se nourrir, à cette différence que ces animaux-là ne ressentaient pas la fringale mais connaissaient uniquement cette nécessité biologique de s'assouvir. Alors quand ils rencontraient un flocon de neige en hiver ou une goutte de pluie en été, ces myrmidons projetaient dehors leurs deux petits bras sur les flancs de la pâture. Les deux membres enveloppaient la victuaille et au-dedans de la bulle, à la fin, l'emprisonnaient. Tout le petit globe, hors son chef, pouvait jouer le rôle d'estomac. Ce qu'absorbait le ballon devait être digéré en dehors de son possesseur. Jamais un grain de nourriture on ne dénichait à l'intérieur de l'occupant, absolument

étranger aux désagréables sensations d'une digestion mauvaise. Tout le travail de l'assimilation et de sa préparation se réalisait en dehors de lui et pour lui, le maître absolu, la boule attrapant au passage et englobant dans sa substance, à dessein de les expulser ensuite, toutes les matières risquant de l'aigrir. Jamais, jamais on ne découvrait une matière le touchant.

Vous savez comment ces courtauds traduisaient leurs émotions? Ils chantaient! A tous les autres ils proclamaient alors combien ils se sentaient réjouis. Les sentiments qui amenaient à la musique ces ivrognes de la joie, exprimaient toujours la belle humeur. En général, ils donnaient de la voix pour appeler leurs amours; leurs familiers, pour un peu de compagnie; à d'autres moments, par pure joie de vivre. Ha! aucune ritournelle auparavant ne m'avait paru à ce point magique. Vraiment, le plus joli dans la musique de ces virtuoses, c'était ce besoin d'annoncer quelque belle passion qui les faisait gazouiller.

En peu de mots, je découvrais là une société diabolique où les gens du pays s'offraient tous les amusements mais sans contrepartie. Jouisseurs sans réserve et immortels enthousiastes s'affichaient ces guenilles rétrécies au lavage. Au début, je ne compris pas les fonctionnements de ces croquis boiteux de nous-mêmes, malgré ma grande intelligence. De toute façon, en ajoutant cinquante-six détails, comment aurais-je pu saisir une mécanique aussi complexe? Mais de la manière dont fonctionnaient les bulles, s'égalèrent tous les esprits et même un étranger pouvait entendre sur le vif ces détails compliqués.

En effet, ces aquariums aéronautiques pouvaient faire entrer les idées dans la tête d'autrui. Des ondes les entouraient, emplies de toutes les pensées. Or la boulette diaphane s'accaparait de ces vibrations ou les lançait avec énergie. Ces signaux, dont au reste s'emparaient toutes les barbotières dans l'espace, étaient, coup de théâtre; les mêmes messages infrasonores rejetés par les autres enceintes, c'est-à-dire les connaissances déjà acquises et les

nouvelles idées émises volontairement par des raisonneurs dans d'autres enveloppes. Les fréquences comprenaient donc deux éléments: la panoplie des connaissances déjà acquises et les nouvelles hypothèses imaginées par des têtes réfléchisseuses. L'onde constituait donc l'essentielle partie de la nourriture intellectuelle de ces créatures.

Une des bulles s'approcha donc de moi et son nain, à la faveur des ondes, m'expliqua dans les détails cette machinerie impossible et saugrenue. Je regardais là une société idéale, alléqua-t-il en fermeture de rideau. Je crus alors de mon devoir de penser le contraire, avec un haut degré de concentration, par la pose de ma propre thèse académicienne sur le sujet:

- Entendu, la vie nous paraît mieux quand on flotte dans le vide; certes, quand tout se conçoit sans fioriture, on ne se casse pas la tête pour des bêtises; j'en conviens, le chant, l'amour, la liberté, tout ça nous réconforte; mais ignorez-vous les conséquences d'une absence de frustration?

- Eh bien...

- Pas la peine, me direz-vous. Voilà une réaction apparemment raisonnable. Pourtant cette frustration, elle développe la personnalité et elle fournit des forces productives à l'individu.

- Eh bien!

- Qui est souvent frustré se lancera dans des entreprises qui l'enrichiront.

- Eh bien?

- Hélas mon ami, vous vivez dans une société de mauviettes.

- Ta ta ta!

- Les hommes refusent votre perception de l'existence et témoignent d'une riche adresse pour s'irriter les uns les autres. Les hommes ont tôt fait de comprendre l'avantage. Les hommes, ils encouragent les emmerdeurs et ils cultivent les emmerdes.

- Hein?

- Chez tous les individus, dans tous les pays, dans tous les catéchismes, dans toutes les théories. C'est obligé. Les censures, les règlements, les factures, le respect, l'autorité, la dignité, les étapes, les structures, les critères, Son Honneur, Son Excellence, Sa Sainteté, repentez-vous, rachetez-vous, prosternez-vous, les orthodoxes, les sincères, les martyrs, retenez-vous, étripez-vous, excisez-vous, écoutez-nous, élisez-nous, admirez-nous, les vendeurs, les critiques, les commentateurs.

- Dame!

- Il se rencontre même des emmerdeurs professionnels pour s'assurer que tout ne tourne pas dans l'huile. Et puis aussi des emmerdeurs populaires. Toutes sortes d'emmerdeurs.

- Ca alors!

- Tenez, par exemple, nos penseurs ont tôt fait de découvrir leurs excès d'entendement et la simplicité abusive des langues. Ils se sont alors lancés dans une recherche très utile d'effets au moyen de néologismes et de ruptures dans la syntaxe admise. A tout prix

fallait-il éviter la facilité des échanges et, par humanisme, on a depuis longtemps brouillé les pistes et caché les messages.

- Oh! ça, par exemple!

- Il leur arrive souvent d'ailleurs de lire des ouvrages aux caractères minuscules: quand ils les referment, ils se sentent plus intelligents. Le même principe s'applique à d'autres lorsqu'ils achètent des objets inutiles, au reste au-dessus de leurs moyens. Au dernier paiement, c'est le suprême bonheur.

- Ma foi!

- Regardez, moi-même j'ai développé ma propre technique pour m'assurer qu'aucune journée ne se passe sans mon minimum essentiel de frustration. Ainsi, les périlleux matins marqués au calme, je dépose de la paille sèche dans mes vêtements. Je ne saurais vous décrire mon plaisir, lorsque je retrouve mon matelas le soir.

- Serait-ce donc le vrai bonheur, celui qui nous manquerait?

- Précisément.

Une suggestion?

- Je vous proposerais une société fondée sur l'usure.

- Ah?

- L'usure existerait désormais chez les ballons. Je vous suggère l'idée de ballons jetables.

- Holdà!

- Evidemment, il y en aurait un autre pour remplacer l'usé. Au moment où le ballon éclaterait et son habitant en tomberait, on lui en donnerait un autre.

- Hum!

- Il vous faut ici une dose de tourments pour développer des personnalités fortes. L'expérience du frottement par la disparition du ballon constituerait cette frustration, la seule nécessaire, de temps en temps, pour le bien des sujets.

- Fichtre!

- Bien entendu, on ne laisse pas des personnes tomber sur le cul sans compensation immédiate.

- Solution?

- Le faste, le mystère, le symbole. On organise une cérémonie inhabituelle et pompeuse.

- Intéressant.

- Dès le moment où un ballon éclaterait et son habitant en tomberait, on le recouvrirait d'une autre bulle avec honneur et cérémonie. Cet instant arrivé, un ami cueillerait une nouvelle bulle, assisté de gens d'honneur. Ces vénérables gens d'honneur talonneraient l'ami de la victime. Ils formeraient cercle autour de lui, inventeraient des simagrées, réciteraient des formules et le fixeraient sans arrêt.

- Pourquoi?

- Absolument pour rien, sinon pour le faste, le symbole, le mystère. Cette compagnie d'honneur ne tournerait jamais le dos à l'ami de la victime, aussi bizarre que cela paraîtrait. Elle marcherait toujours à reculons devant lui, pour réciter des formules et multiplier les grimaces.

- Et tout ça pour rien?

- Absolument pour rien. Au bout d'une minute, l'ami recouvrirait la victime d'un nouveau ballon.

- Formidable!

- Voilà.

- Tu me plais, toi, tu iras loin dans la vie.

Un ballon sortit de la terre et m'enveloppa à l'émission de cette dernière pensée.

Le torrent laisse sa trace  
Au flanc du rocher  
Si demain le temps efface  
Ce que j'ai été  
Qu'il me laisse au moins ma place  
En tes bras creusée  
(Jean Ferrat, Je ne puis vivre  
que de toi)

DEUXIEME PARTIE

Je volais depuis longtemps au dessus du lac, confortable à l'intérieur de mon ballon, quand m'apparut l'excellente idée de planter les yeux de Mirjafee au bout d'une aiguille. Ce télescope original me permettait de farfouiller par tous les recoins pour trouver une cavité. Sans doute un trou dissimulé avec adresse, figurais-je, sert d'entrée à Anoz vers son habitat dessous le lac.

Je découvris une issue près d'une épinette, à une distance assez courte du rivage. Je filai droit par devant cet accès. Je débarquai avec enthousiasme de mon ballon pour arpenter le tunnel à pied. Je traversai des bancs de sable au risque continu de m'y engloutir et des cours d'eau souterrains au risque continu de m'y submerger. J'usai mes galoches sur vingt milles, sans lumière et tâtonnant les murs. J'aboutis en face d'une pierre monumentale, une barricade pour protéger l'entrée d'une tanière.

Je plantai mon poil de couleuvre au centre et le rocher se découpa en deux à la minute. J'aperçus alors mon frère et une jeune fille vêtue avec impudeur d'un voile léger, agenouillés face à face, les mains sur les épaules de son vis-à-vis, les regards lubriques. "Oh, le joli garçon" murmura-t-elle à mon apparition. J'admirai son épaisse chevelure brune jusqu'aux épaules,

l'enjôlant regard marron de ses yeux en amande et les dents immaculées de son sourire incessant. Bien que écoeuré par les femmes de l'ordinaire en notre époque du sexe à pile, un sentiment bouleversant m'envahit devant cette beauté naturelle et impure. La mignonne me reluquait. Adorable pécheresse, je tremblais pour les dessins de son minois, la couleur pallote de sa peau et pour les belles proportions de ses attributs anatomiques cachés dessous un linge vraiment très, très léger. Un irrésistible appel me commandait de l'approcher, de lui chuchoter dans une oreille et de la conquérir mais Arizou accourut en ma direction, la démarche d'un ahuri et les bras ouverts. J'arquai le dos et fonçai sur son individu, la denture menaçante, poussé par un incompréhensible instinct. Je grognai pour me rendre plus redoutable puis me jetai sur le flanc de mon frère, dans l'intention de lui mordre une épaule.

-Holdà! ~~le~~ frangin, supplia Arizou.

-Je viens vous délivrer, lui annonçai-je sur un ton bas, les forces de ma Raison encore en guerre contre les terroristes de l'Amour.

-Nous délivrer?

-Je viens vous délivrer, continuai-je l'esprit engourdi et mon attention monopolisée par la brunette.

-Nous délivrer? Sommes-nous en enfer?

La coquine s'en amusa.

-Je viens vous délivrer! répétais-je avec impatience, le poing frappé sur une table imaginaire et mon sourire aussitôt reporté sur la rieuse occupée à s'asseoir sur ses talons.

-Allons donc! As-tu bien regardé? Regarde! Il ne circule pas de séductrice sur cette terre qu'on ne trouvera plus jolie et gourmande, braila Arizou sur le ton de la passion et les doigts croisés pour une prière à la gourmandise.

L'enfant égaré, assis sur ses talons, déposa ses menottes sur ses adorables cuisses.

-Et si elle enlevait son voile...holdà! Tu découvrirais un corps aux formes...un corps aux dimensions...un corps inespéré! s'exclama-t-il le regard en ascenseur et les yeux ruisselant de perles.

Il n'avait point tort. Vraiment, comment se peut-il qu'un agencement de formes puisse à ce point bouleverser les hommes? Que des gestes, somme toute

communs à tous les humains, possèdent ces nuances minimes qui amènent le désir à son comble? Que des odeurs subtiles de la nature amènent notre imagination en débauche? La viveuse transpirait le plaisir. J'aurais voulu chanter comme un criquet, exhiber mes plumages comme une perdrix, sécréter des odeurs comme un papillon.

Viracelle se voulait la fille de monsieur Tampéagop Mercèdez, le propriétaire de la revue bilingue la plus populaire dans le monde de la consommation. Elle était riche mais non pas bourgeoise, elle était judicieuse mais non pas traumatisée, elle était affriolante mais non pas assommante, elle n'était ni le rejeton d'un homme d'affaires fortuné, ni l'ingénieuse en quête d'une mâle injustice, ni la mignonne ingénue à la recherche de son prince impossible: elle était femme, la femme naturelle, née essentiellement femme, exempte de tout préjugé et qui suivait, sans défiance comme sans remords, les douces impulsions d'un instinct authentique parce que épuré des calembredaines et des principes abrutis. Seul l'amour la passionnait et, à l'inverse du commun des femmes, à nul moment ses postulats ne lui imposaient la moindre apparence de résistance. Un nouveau venu lui plaisait-elle, elle se livrait. Elle n'éprouvait à cet

égard, aucune gêne. Sa personnalité véritable, sans-façon et honnête, l'invitait à suivre les raisonnements de son coeur et la morale de ses appétits. Le grand nombre de ses amants éphémères ne la diminuait d'aucune façon à ses propres yeux. Pourquoi donc résisterait-elle à l'appel de ses sens? Tout lui rappelait à chaque instant les douceurs de l'amour et la vie, la nature lui criaient de s'y abandonner. Née dans la petite patrie de la beauté, elle ne connaissait d'autre patriotisme que l'Amour. Tous les jours y étaient consacrés, elle était un monument aux héros du pays et tous les cérémonieux pouvaient y venir faire la levée de leur drapeau. Chez elle, ni la honte, ni la pudeur, ni la jalousie n'exerçaient leur tyrannie: les actes de la reproduction devenaient des exercices de solennité nationaliste.

J'avais la ferveur patriotique dévorante. Alors mon frère leva le voile qui dissimulait ces armoiries qu'une pudeur blâmable a depuis la charrue ordonné de dissimuler. Son geste ne blessait d'aucune façon la demoiselle voluptueuse, il suivait au contraire les usages admis par elle, à savoir justement l'absence des usages et des contraintes. Est-ce assez extraordinaire, l'extase m'amena à entendre de la musique, la chute heureuse du voile opportun, par un phénomène

incompréhensible, m'amena aux oreilles des trompettes d'infanterie. Quelle topographie! Une contrée destinée à l'amour lui seul, une campagne si belle que Dieu, s'il avait existé, aurait sans doute avec rage lui-même ensemencée.

Arizou me fit assoir et apporta de l'encens. Il nous quitta un instant pour revenir avec une couverture qu'il étendit sur le plancher pour assoir Viracelle. Les signes d'Arizou m'instruisirent de l'affaire en jeu à cette heure. Il s'empara par la suite d'une flûte dont il tira une mélodie sereine. Je risquai le plus timide baiser qui me fut généreusement rendu. La main inofficiuse de la guide thaumaturge se glissa sur deux collines dressées côte à côte et dignes de servir aux défis des alpinistes hardis pour le bon air et l'agrément des flancs et des monts. La main conduite par l'effet d'un hasard providentiel tomba sur l'enclos encore caché par le voile tombé. Viracelle l'enleva d'un preste geste et je la vis dans son seul costume naturel. Elle s'étendit sur la couverture aux odeurs sauvagines en chuchotant des appels confus, le regard suppliant et grivois pour me signifier son allégresse de s'offrir puis écarta les remparts à l'entrée de ce panthéon où les déchets de l'humanité risquent de perdre longtemps leur liberté pour le seul plaisir d'y méditer

un court instant. L'appel ne supposait nulle hésitation et je connaissais trop bien les cérémonies d'un pèlerinage commémoratif pour me sentir dans quelque hésitation, si la présence d'Arizou n'avait réussi par un effet déstabilisateur de mes préjugés, dégénérés à mettre un frein à mes désirs vigoureux. Cependant, elle roula dans mes bras à ce moment où les murs de la caverne s'écroulèrent pour offrir le passage à un arc-en-ciel aux couleurs de néons joyeux. Disparus les murs, plus d'Arizou, plus d'aventure, que de la musique, des couleurs, des odeurs et de fins touchers.

Tant d'épanchements patriotiques ne pouvaient que conduire à de radicaux bouleversements politiques: une révolution féroce et acharnée se déclencha donc sous mon écorce cérébrale, l'Amour cherchant le pouvoir par une tentative d'assassinat de la Raison. Les sentiments de l'Amour à l'assaut de mon esprit avait l'appui de la redoutable Libido, un regroupement d'effrayants terroristes qui, aveugles et absolus, en profitèrent pour massacrer des populations entières de beaux raisonnements. La Raison réussit à fuir pour s'abriter dans les marécages de la Réalité où elle recruta, sur place, une armée austère de forces logiques. Des problèmes d'approvisionnement en volonté consciente s'en suivirent, ma tête devenant un champ de troubles

réactionnels. Après trois secondes et un quart d'opérations justificatives et malgré une aide précieuse de ma culture cartésienne, les rebelles anti-Amour ne réussirent point à reprendre le contrôle d'une partie minimale du territoire encéphale. L'état d'urgence décrété par le nouveau gouvernement de l'Amour pour faire face à l'agression de la Raison réduisit l'espace du comportement à son expression minimum, limitant les gestes et les modalités orales au cadre de l'émotion. Avec pour résultat mon ahurissement, les lèvres sur la chair mais répétant à la chaîne: "Si Anoz... Si Anoz... Si Anoz..." L'Amour s'engagea à exterminer le cancer dévastateur du matérialisme dialectique incarné par les forces de Raison, assassins du désir, de la sensibilité et du plaisir. La Raison, quant à elle, commanda une guerre acerbe contre la libre circulation des émotions, une nuisance à l'entendement, au principe de réalité et à l'intellectualisation.

La bouche grande ouverte et le regard occupé, je ne vis point Anoz s'introduire dans le logis. Fin

renard, le monstre hypocrite s'approcha de nous à pas de loup. "Ahhh! s'écria-t-il, -voilà un gêneur!"

30

"Halte là!" m'exclamai-je la main relevée. Ce brave Anoz figea sur place. "Ne sommes-nous point entre individus cultivés? lui demandai-je, et ne pouvons-nous point régler ce petit différent de manière intellectuelle?"

-Ne le pourrions-nous point?

-Ne sommes-nous point tous les deux ardents promoteurs de la science du langage à laquelle nous attribuons une valeur philosophique?

-Ne le serions-nous point?

-Engageons donc le combat intellectuel. Si j'annonce le meilleur argument, je te plante un poil de couleuvre au centre de l'individu.

-Mais avancerions-nous l'argument prépondérant, nous vous arracherions les yeux avec les dents."

Le lecteur appréciera l'humanité des aventuriers éduqués: nous engageons un combat après l'énonciation de

règlements civilisés. Si je gagnais cette partie de l'esprit, le monstre mourrait le corps découpé, un flot d'entrailles gluantes répandu sur le sol sans me salir les mains. Et si le hasard donnait la victoire intellectuelle à mon opposant, il me mangerait un oeil après l'autre sans que je me démène et sans éclaboussures. Nous engageâmes donc le combat sans prévoir nous dépeigner.

Anoz, un social-démocrate, feinta avec quelques idées stéréotypées de la gauche. Je répliquai en vitesse avec quelques clichés de la droite. Un raisonnement de la gauche atteint sa cible. Je reculai devant la rigueur de la démonstration et Anoz en profita pour en ajouter. Il me secoua donc davantage avec quelques analyses supplémentaires. Je papai immédiatement aux coups grâce à une série de propositions empruntées aux deux tendances, droite-gauche, gauche-droite, et puis renchérisant avec un argument du centre. Anoz se plaça en défensive avec des déductions autour d'un thème confus. Mon visage se crispa. Anoz en profita pour placer une rapide série de sorites. Je fus secoué et il saisit l'occasion pour lancer un lemme, trop court de quelques virgules, suivit d'une assomption. Alors qu'il se croyait à l'approche d'une conclusion, je répliquai par une conjonctive négative dont un des termes

aboutissait à l'opposé de son affirmation prévue. Secoué à peine et l'esprit en alerte, Anoz recula et me maintint à distance par la distribution de quelques exhortations contre le raisonnement indémontrable. Réduit à la défensive et le visage tourmenté par l'effort de réflexion, Anoz reçut un de mes raisonnements qui, par l'hypothétique et la négation du conséquent, concluait la négation de l'antécédent. Par réflexe, Anoz échoua dans un type de démonstration contraire à ses préceptes et lança une conjonctive négative pour conclure l'opposé d'un terme isolé. Je me retrouvai à court d'arguments. Il se proclama vainqueur et s'approcha de ma personne. Mouvement instantané, je lui plantai mon poil dans le crâne pour la raison erronée que je croyais là le centre de son individu. Erreur! Le vilain ne se fendit point et il m'accusa de tricherie. Je débutai dans une démonstration rigoureuse sur les nécessités et les utilités de la tromperie mais l'affreux rabougri me saisit par les épaules et m'arracha les yeux avec les dents. J'étais aveugle! Il me poussa hors de sa demeure.

Une fois revenu tout fin seul dans le couloir, je fouillai dans ma petite poche pour y recueillir les yeux reçus de Mirjaflée et me les replacer dans les cavités.

Facile! Je retournai immédiatement vers la sortie pour retrouver mon ballon et y embarquer.

Retour à la grotte d'Anoz. Il ouvrit la gueule pour m'engloutir. Mon ballon se cabra et s'envola vers le plafond. Dès l'instant où ce pervers entrebâilla à nouveau les babines pour m'engloutir, j'y pénétrai de toutes mes forces pour en ressortir ipso facto par son extrémité opposée. Anoz perdit alors quarante pieds et quatre pouces d'intestin grêle, vingt-deux barils de sang et un os iliaque.

r31

Je surgis du ballon pour reprendre mon poil. Il me frappa au menton d'un coup de moignon et le heurt m'envoya choir sur le vaisselier. Je revins étourdi sur mes pas et je donnai dans la lampe, qui donna dans la glace, qui donna dans le cadre, qui donna sur le crâne d'Anoz.

Le vil animal s'écrasa et Viracelle me tendit son voile afin d'essuyer le sang répandu sur mon front et mes joues.

Je profitai des étourdissements de mon ennemi pour récupérer mon précieux poil de couleuvre. Anoz se releva. Je lui plantai ma tige en plein dans le coeur. Le corps de la crapule se découpa en deux moitiés: l'une s'écroura raide morte, l'autre déguerpit.

Viracelle déposa un léger baiser sur ma joue et Arizou s'exprima par des grommellements.

-Il l'a eu? demanda Viracelle.

-Quoi? vous n'avez rien vu? bougonna mon frère.

-Non que le scrupule et la droiture ne l'ont arrêté.

-Surtout que toutes ses fourberies ne lui ont permis que de tuer la moitié d'un monstre.

-Ce n'est pas que nous ne vous accordions aucun mérite...

-Si un combat à mort n'implique pas de politesses, un homme honnête doit bien en conserver quelques-unes.

-Anoz était si honnête qu'il eût été fort peu probable qu'il vainquît.

-Vous souffrez qu'il soit mort? m'indignai-je.

-Nous! en souffrir...protesta Arizou.

-Est-il assez bête! ajouta Viracelle.

Je les embarquai avec moi dans le ballon et nous partîmes au travers du tunnel vers la sortie.

-Je suis puissant, puissant, puissant comme pas un, m'exclamai-je.

-Vous êtes des plus courageux, brave parmi tous, ajouta Viracelle, encore toute nue.

-...brave entre tous, surenchérit Arizou.

Revenu dehors, ils songèrent à la récupération de mon poil de couleuvre tantôt oublié dans la grotte.

-Ce poil de couleuvre, commença Viracelle, n'était-il pas assez utile!

-Il n'y a aucune invention qu'on ne trouvera jamais aussi pratique, ajouta l'autre.

-Une demi-portion de monstre se ballade avec ce précieux objet et vous ne ferez rien!?

Je demandai aux rescapés de descendre du ballon et d'attendre mon retour.

Des gémissements et des hurlements sinistres me suivirent tout au long du sombre couloir. Puis la portion survivante de l'hermaphrodite surgit par en face de moi, à l'assaut de mon ballon avec une aiguille à tricoter plantée dans un moignon.

37

Je m'enfuis au travers du souterrain et me cachai derrière une grosse pierre.

38

Anoz me poursuivit en pleurnichant et s'étala devant la pierre où je me cachais. Il y étendit un bras pour enfouir sa figure. Il larmoya pendant vingt-sept minutes et des larmes de sang jaillirent pour l'affaiblir et lui retirer le souffle. Voilà les résultats avec un coeur dans la charpente et seulement la moitié d'une cervelle.

39

A mon retour dehors, j'admirai avec un sentiment esthétique inaccoutumé la beauté du monde et la variété

des paysages logés sous mon regard. J'agissais en contemplateur car les fripons avaient déguerpi. Les traîtres avaient fui et j'admirais le terroir. Il appartenait à mon être jaloux de régler par l'impression esthétique les tendances naturelles, communes chez les animaux, en freinant et en disciplinant mes instincts brutaux. Ces traîtres avaient fui!

Je pleurai tant, je versai à ce point de larmes que le déluge auprès aurait semblé une sécheresse. Je jurai de les retrouver mais je me retrouvai plutôt le cul dans l'eau car mon ballon éclata juste au moment où il volait par dessus le lac. Ce qui me frustra beaucoup! Alors pour atteindre la rive, il me fallut parcourir quatre-vingt-douze pieds à la nage, soit une partie en brasse classique, en brasse papillon, en brasse sous-marine; une autre en technique de crawl, de l'indienne, de strudgeon; une autre en technique du dos brassé, du dos crawlé, du papillon dauphin; et les derniers quatre-vingt-dix-pieds en petit chien.


Redevenu marcheur, je coupai au travers d'une futaie. Aussitôt à l'intérieur de la forêt, je crus revoir ma bien-aimée. Son visage me souriait au centre d'un bosquet. Seule particularité: un trait lui traversait le milieu du front jusqu'au milieu du menton. J'accourus en direction de ma belle pour aussitôt m'accélérer dans le sens inverse: il s'agissait du cul d'un sauvage qui y avait fait peindre la grimousse de mon amour. Se rassemblèrent une centaine de guerriers au cul pareillement décoré et me poursuivirent pendant une décade en me lançant des pierres avec leurs frondes. Ils étaient grands, robustes et habiles mais je réussis à m'enfuir vers le nord.

J'errai jusqu'à l'hiver. Il venta beaucoup et plut souvent. J'aperçus à maintes occasions des feux et d'autres traces d'habitation que la finasserie et une prudence acquise me conseillaient de contourner.

Au début de l'hiver, je me réfugiai dans une grotte, allumant le feu par frottement des pierres et me nourrissant des chauves-souris accrochées aux cloisons.

Un jour où le blizzard soufflait en tempête, je reconnus du loin une silhouette humaine. Je découvris bientôt une esquimaude, un enfant dans le capuchon, les

pas ardu en direction de mon abri.



Elle entra silencieuse dans mon refuge et s'assit avec assurance devant mon feu. Elle saisit l'enfant pour lui offrir un sein et s'alluma une pipe en ivoire de phoque. Vous auriez sans doute comme moi été surpris de voir ce bambin de cinq ans, gavé, abandonné brusquement le sein de sa mère pour se mettre à fumer la pipe. Après trois ou quatre bouffées il m'adressa la parole en ces mots :

-Ze m'appelle Viralet et ze viens à vos nouvelles. Ze me demande bien la raison de votre présence sur nos frontières.

-Misère! que ne suis-je à rêver dans le confort de ma véranda! On m'a enlevé la femme que j'avais choisie: le malheur opiniâtre aussitôt s'est acharné. Le diable en profita pour accumuler mes souffrances; il me donna du chagrin, du danger, du froid, il m'abandonna à la peur, à la faim, à la solitude. La vie est remplie d'injustices et la terre peuplée de traîtres!

-Mon papa me l'avait dit.

-Quoi?

-La vie ressemble à une autoroute remplie de panneaux indicateurs utiles à observer si on la veut

traverser avec un minimum de risques, mais voilà, surviennent tous ceux qui ne savent pas les lire; les animaux, les enfants et les étrangers; puis tous ceux qui refusent de les lire: les orizinaux, les contestataires et les différents.

-Et l'homme!? lui demandai-je dans un cri mêlé de rancune et de consternation en lui arrachant la pipe des dents pour en tirer quelques bouffées apaisantes.

-L'homme est un conducteur de voiture sport, répondit Viralet en se levant pour reprendre son calumet; il conduit pour la première fois mais il se croit le plus grand coureur de l'univers; il se lance sur l'autoroute de la vie, rempli d'orgueil et sans limite de vitesse.

-Oh! le joli massacre sur l'autoroute, échappai-je en guise de soulagement revancheur.

-Mon grand bonhomme; de quoi te plains-tu? Du malheur? C'est le lot des grands garçons. De la trahison? C'est partout la coutume dans un rassemblement humain, philosopha cet enfant surdoué, le tuyau de pipe dans la mâchelière, occupé à se rassoir dans les gambettes de sa maman. J'ai déjà imaginé des plages de sable avec le soleil et la mer, ajouta le bambin inuit dont je savais la race la plus ingénieuse de la terre mais dont j'ignorais encore à ce jour la sagesse.

-Et alors?

-Mais autant les pays sont zolis et chauds, autant les malheurs des habitants s'accroissent.

-Peste des préjugés!

-Ze préfère mon désert de neize tranquille à vos autoroutes bruyantes et assassines.

-Proférez de telles sottises!

-Quoi? Ze me trompe?

-Si tu te trompes! m'exclamai-je en lui arrachant à nouveau le calumet.

-Alors le sud aurait réalisé des progrès immenses, continua le mioche éveillé mais par trop naïf en reprenant sa pipe d'un geste impatient.

-Voilà!

-Ze serais curieux de les connaître.

-Il a fait d'incommensurables progrès!

-Enfin le bonheur?

-Peut-être pas mais une grande marche en avant, lui répliquai-je en me saisissant d'une nouvelle pipe allumée et tendue vers moi par la mère.

-Suite aux actions de fameux sauveurs, ze suppose.

-Et super intelligents.

-On ne se massacre plus?

-Oh, tout juste quelques pendaisons nécessaires, quelques tortures isolées et des bagnes mérités.

-Est-ce vraiment tout?

-Aussi quelques massacres utiles, quelques erreurs inévitables ici et là, six millions de victimes par ici, trois ou quatre millions par là, à peine quelques milliers ailleurs. Bref, un bilan plutôt positif, concluai-je en tétant cette satanée pipe déjà éteinte.

-Vraiment, tout le reste de l'humanité connaît désormais le bonheur?

-Faut toujours soustraire quelques virements dans la colonne du passif: les infirmes, les prisonniers, les ratés, les mal lotis, les dérouterés, les soumis, les asservis, les déclassés, les inutiles, les végétaux, les vaincus, les exploités, les mélancoliques, les perplexes, les ruinés, les sans importances, les laids, les antipathiques, les déçus, les besogneux, les déguenillés, les sans le sou, les usurpés, les blasés, les larmoyeurs, les chômeurs, les malmariés, les cancrés et quelques autres bagatelles du même genre, résumées et additionnées sur la ligne "dépenses administratives", lesquelles sont aussitôt rééquilibrées par quelques remboursements résumés et additionnés sur la ligne "revenus divers": les imbéciles heureux, les gagnants de loterie et les radjahs.

-Mais ces derniers ne sont-ils pas moins nombreux que les premiers?

-Oui, moins nombreux mais songez à leur valeur dans l'imagination populaire.

-Décidément, ici, les profits l'emportent sur les pertes.

-On s'améliore.

-Une minorité vorace, raconte-t-on, a beaucoup pillé une majorité désarmée: un grand nombre des enfants de la terre ont donc des ventres gonflés par l'appétit; des propriétaires d'abdomens soufflés par un embonpoint criminel les aperçoivent à l'occasion dans des appareils à images mais leur sympathie est si passagère que, sur la carte du monde, à cause de l'égoïsme des engraisés, les atrophies couvrent de plus en plus de territoires.

-Les ventres des enfants affamés, ils deviennent gros, ils deviennent gros comme des ballons, alors nos paroissiens qui les voient à la télévision, ils se figurent que ce n'est qu'un sport, qu'un jeu de foot, que ce n'est pas la vraie vie et que, de toute façon, si ces indigènes-là songeaient à travailler au lieu de s'amuser à des jeux de ballon, ils seraient sans doute moins misérables. Alors les ventres, ils continuent à gonfler, ils gonflent, ils gonflent et prennent de plus en plus de place, voilà la raison pour laquelle sur une carte ça semble comprendre quantité de territoires et quantité de personnes alors qu'en réalité le nombre est

restreint d'affamés qui se laissent gonfler l'abdomen dans l'espoir de couvrir un grand espace pour se faire plaindre. Les pays riches, ils ne tombent plus dans ce genre de pièges, ils restent réalistes et voilà pourquoi ils s'enrichissent. Les ventres continuent donc à grossir et couvrent des espaces qui pourraient servir à l'agriculture. Ces enragés-là sont donc les seuls responsables de leur infortune. Ils se croient malins, ils laissent grossir les ventres de leurs enfants parce que, croient-ils, le jour où ils éclateront tous en même temps, la terre sautera et ils seront bien vengés. Voilà une erreur. Une pareille bombe ne peut endommager toute la terre et les océans qui nous séparent d'eux sont à ce point immenses que nous n'avons absolument rien à craindre.

-Oh! les vilains, s'exclama Viralet au moment où sa mère me remettait ma pipe bien rembourrée et rallumée avec adresse.

-Pendant que les revenchards perdent leur temps dans de sombres complots, nous progressons, nous nous industrialisons, nous nous modernisons.

-Mais à quel prix?

-Bien sûr, pas d'écurie qui n'exigea son crottin.

-Les fumées d'usine?

-Les usines empoisonnent peut-être un peu à la légère mais elles ne connaissent de plus grandes préoccupations que de créer des emplois, que de subvenir

aux nécessités de millions de travailleurs. Admettons-le, les usines refusent d'envisager les torts causés à la nature mais je ne connais de soucis plus grave, d'angoisse plus douloureuse que la création d'emplois. Insouciants peut-être pour la nature mais larges assurément pour le bon peuple.

-En somme, si z'entends bien, cette vache à lait est une autruche.

-Bah, nous y perdons, peut-être, quelques jardins à la minute mais nous y gagnons en revanche des buildings de cent étages! Faut choisir ses priorités.

-Vrai, ça s'améliore.

-Le mercure laisse bien quelques traces mais face aux mécanismes de la bourse, autrement plus subtiles et complexes, que sont quelques poissons éliminés? Vans le sud, plus de poètes à la Rimbaud ni d'amateurs des mathématiques pures, désormais la place revient toute aux adeptes de la modération réaliste.

-Sans doute la raison pour laquelle l'absence des chants d'oiseau ne vous préoccupe pas.

-Restera toujours les pigeons et les moineaux.

-Et si la bourse se détraque, supposons, les modérés réalistes ont prévu, évidemment, des solutions modérées et réalistes?

-Quand l'économie s'arrête, les autorités hautement compétentes agissent au meilleur de leur

connaissance: ils font des millions de mises à pied pour la remettre en marche.

-Et l'amour?

-L'amour est comme la langue française, il a fait son temps. On n'arrête pas le progrès.

-Décidément, les améliorations du sud m'enchantent. Aussi, par curiosité pour ces apports à l'humanité, z'ai décidé de vous accompagner jusqu'à votre lozis.

Et il en fut ainsi.

41

Nous avons pris la route à l'arrivée du printemps, dialoguant entre-temps sur le grave problème humain. A la fonte des neiges, nous remplîmes une pleine poche de chauves-souris pour nous approvisionner et nous quittâmes cette région aride vers le sud plus vivable et plus beau.

Route faisant, je découvris un génie chez ce jeune esquimau. Même intelligent, je risquais bien une apoplexie à la suite de ses démonstrations qui, à la vérité, référait à un lexique tout plein technique et à

des spéculations des plus serrées. Cet enfant se rapportait donc, en premier, à des observations vulgaires à dessein de me montrer tout de suite l'importance de ses théories. Il étudiait déjà le latin à sa naissance et le grec pendant ses tétées. Les rotules comme seul moyen de locomotion, il écrivait pourtant un ouvrage de puériculture. Le capuchon de sa mère lui donna accès aux bibliothèques et il lut alors tous les auteurs importants de la planète. A l'apparition de ses petites dents, il entra à l'université pour obtenir son doctorat en philosophie dès les molaires. A la collation de son doctorat en ingénierie il avait à peine quatre ans!

Au bout de trois semaines, le paysage me devenait de plus en plus familier. Au vingt-cinquième jour de marche, je reconnus les toits de mon patelin.

Je laissai mon inuit à ses explorations et j'entrai chez moi avec un air naturel. Je demandai le souper à ma mère et la priai d'écouter ma tragédie. Elle y consentit mais me prévint de ses occupations multiples et de son désir de se libérer assez tôt pour y retourner.

Après la consommation de mon repas, j'annonçai à maman une épopée importante et incroyable à lui raconter. Je lui décrivis alors dans des détails astucieux les péripéties de mon feuilleton, en insistant sur mon combat contre Anoz et mon amour pour Viracelle. "Eh bien fiston, murmura-t-elle, il ne s'agit pas de la version des événements racontée par mademoiselle Mercédez, du moins sur le propos de la personne aimée par elle." Je répliquai immédiatement: "Je vous l'affirme avec quiétude, chère maman, à ma connaissance mon frère a une liaison criminelle avec ma fiancée. Prépare donc pour demain mon mariage avec la fille de monsieur Mercédez." Ma mère s'énerva et s'écria: "Bon Dieu! je le crains bien, tu n'épouseras pas la fille de monsieur Mercédez puisque le bonhomme prépare déjà pour

demain son union avec ton frère!"

Je bondis d'indignation dès la fin de l'assertion et je quittai la table pour monter au second étage. J'entendis alors quelques gémissements excentriques en provenance de la chambre à maman. J'ouvris la porte pour subir un terrible choc. Mon frère, dans la phase extrême de sa fonction érectile était donc dans le défi amoureux, agenouillé derrière mademoiselle Mercédez dans la situation malaisée d'une autruche effarouchée..

Leur surprise les cloua sur place. J'en profitai pour examiner un instant les charmes distingués de Viracelle. Le présent ouvrage a le souci de la précision mais non point au prix d'une pornographie déplacée. Aussi m'abstiendrai-je ici de communiquer une description qui pourrait être offensante. Ah! vraiment, je vous le confirmerai cependant, c'était une belle Québécoise! Ce fait constaté et un moment passé, je m'écriai avec colère: "C'est ma fiancée!"

Arizou demeura confondu et ne réagit point. A la fin, Viracelle s'écria: "Je ne suis pas ta fiancée mais la sienne! Et il est bien impertinent d'interrompre ainsi les gens dans leurs amusements particuliers!"

Alors seulement Arizou sauta du lit pour me pousser vers l'escalier. Viracelle échappa alors un cri d'une intensité de quatre-vingt-douze décibelles. Ma mère, effrayée par le bruit, accourut au moment où je roulais déjà vers le bas de l'escalier.

Informé des derniers événements, monsieur Mercédez à son bureau le lendemain me convoqua. Soucieux de reconnaître le héros véritable de toute cette histoire et intéressé à savoir lequel des frères se qualifierait comme le meilleur gendre, lequel se révélerait le plus adroit pour le remplacer aux commandes de sa revue, il s'interrogeait depuis la Veille sur un moyen efficace d'y parvenir.

Or le bonhomme mitonnant le départ de son éditrice à la rédaction française, une blondine malhabile et trop humaine dans un milieu de concurrence acharnée, conçut l'idée excellente d'en appeler à mon imagination sophistiquée. "Comment agiriez-vous à ma place?" me

demanda-t-il. Je lui répondis: "Monsieur Mercédez, avant l'heure du mariage, je vous apporterai la solution la meilleure."

44

Je communiquai le problème à l'enfant génial et le matin me proposa de construire un ordinateur, un appareil de remplacement efficace et chapuleux. Nous fabriquâmes donc une boîte en fer, assortie d'une paire de bras, d'un phare énorme par son dessus, d'une sirène puissante dans son ventre, de circuits électroniques dans sa tête, d'une mémoire, d'une caméra et d'un programme. Nous y ajoutâmes quatre roues afin qu'elle puisse parcourir l'imprimerie, le bureau d'administration et la salle de rédaction, évaluer le travail de chaque employé et jeter une grenade sur les fainéants avant de retourner devant monsieur Mercédez avec un rapport complet. Il nous y fallut introduire, je l'ajoute, mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf vis à tête plate, mille six cent quatorze à tête ronde et

mille deux cent quarante-quatre à tête carrée, sans oublier les sept cent huit écrous et les cinq cent vingt-six tarauds.

Trois fois dans l'heure la machine faisait presto le tour du bâtiment. L'appareil se révéla un outil considérablement redoutable, capable de calculer la production de chaque salarié, sa valeur relative par rapport à ses coefficients d'erreur et autres facteurs fondamentaux pour l'industrie de la publication mais pas nécessairement pour les lecteurs intellectuels de ce document. Elle s'élançait à l'improviste au milieu d'une salle et en ressortait d'ordinaire après l'assassinat d'un lamineux. Son phare versait-il des éclairs flamboyants et sa sirène menait-elle un bruit de cymbales, on comprenait qu'elle avait dépisté une autre fois un incompetent. Elle lançait à l'instant même une grenade sur cet élément impropre à la saine

administration pour se rendre sur le champ devant la porte de monsieur Mercédez avec un rapport sans lésineries.

Tout allait pour le mieux dans la matinée, le robot se montrait puissant, efficace et austère. Or voilà qu'en l'heure du midi, se présentèrent à monsieur Mercédez trois infâmes récalcitrants de l'alliance syndicale: tous les trois réclamant le renvoi de l'automate de fer pour une éditrice à la rédaction française en peau humaine. Le premier lui déclara: "Sachez, patron, que la machine nuit au moral de vos employés." Le second: "Le traumatisme causé, par cette machine nuit au travail des ouvriers." Le dernier donna un avertissement: "Monsieur Mercédez, si vous ne remplacez pas la machine par l'homme, ce sera la grève!"

Or Viralet, un peu bionicien, jouissait aussi de quelque habileté pour travailler le cuir et le fer. Ainsi parvint-il à fabriquer la face et les mains en cuir d'une éditrice à la rédaction française et à transformer l'ancienne boîte carrée sur le modèle d'un corps de femme sitôt recouvert de vêtements. La pelure de la face et des mains fut récupérée sur les corps empilés des employés bombardés. Les conditions de vie de

ces ex-salariés susceptibles de fournir les peaux nuisaient cependant à la qualité du revêtement épidermique. Ainsi ces gagne-petits naguère astreints au travail de la revue et de ce fait exposés aux blessures, ces gagne-petits mal nourris et souvent alcooliques, donnaient des pelleteries minces ou présentaient à l'occasion des vices irréparables causés par les explosions des grenades. Les meilleures épluchures se seraient trouvées à la rigueur chez des patrons bien nourris mais ce produit de qualité se révélait tout à fait indisponible. Les vices inhérents aux conditions de vie des subalternes accentuaient sans doute l'anisotropie du cuir mais Viralet avait toutefois observé que celle-ci résultait surtout de particularités anatomiques, d'où, conclut-il, l'importance de choisir la partie de la peau la plus résistante à la tension et à l'usure. Ainsi, Viralet crut-il la peau des fesses comme la meilleure pour fabriquer la face d'une éditrice à la rédaction française. Alors il fit des assemblages: couture, rivure, clouage et chevillage; et des liens entre les pièces de cuir: ajouts, fils, ficelles, lanières, clous, pointes, rivets et chevilles.

Viralet s'attaqua ensuite à la machine comme telle, l'améliora de telle façon qu'elle ne raisonnait

plus en totalité à partir d'informations fournies par lui mais pouvait réellement penser, dans la mesure où ce dernier mot s'accepte dans le sens limité d'opérations normales d'une intelligence d'éditrice à la rédaction française. Aussi incroyable cette vérité puisse-t-elle paraître à des imaginations mal remplies, il l'améliora jusqu'à lui donner l'esprit de découvrir avec une aisance relative des solutions efficaces à des problèmes d'éditrice à la rédaction française, une aptitude qui, selon ses calculs, lui donnait un quotient intellectuel tout près de soixante-dix. Certes étrange, mais la construction de cette machine nouvelle assez<sup>st</sup> douée pour accomplir tout ce dont s'acquitte un intellect d'éditrice à la rédaction française, aussi bien et aussi vite, exigea une quantité supérieure de matériaux que s'il se fût agit d'un ordinateur habile dans des opérations logiques d'une complexité démesurée sur des données numériques. C'est que Viralet avait dû ajouter d'autres éléments mémoriels, des éléments plus ou moins logiques et même des éléments plus ou moins moraux.

A la fin, notre editrice à la rédaction française était d'une ressemblance époustouflante. Avec sa corpulence, son regard supérieur et désintéressé aux paroles des subalternes, elle ne se montrait point

différente d'une éditrice à la rédaction française réelle. Elle allait et venait dans le bâtiment pour analyser, décider et monologuer avec les travailleurs, allant même, quelques fois, jusqu'à sourire avec dédain ou siffler une mélodie quand on lui causait. La machine ne disposait pas du bon sens, puisqu'elle remplaçait une éditrice à la rédaction française, mais elle possédait comme il faut les connaissances faciles et limitées d'une employée de cette catégorie. Elle pouvait en outre appliquer quatorze règles de raisonnement sur douze situations de revue. Viralet avait aussi programmé l'instrument de telle façon qu'elle semblait chercher, hésiter, se fourvoyer. Elle inventait aussi des histoires salées et possédait une gamme d'éclats de rire pour les drôleries qu'on lui raconterait. Enfin, elle était même prévue pour faire des choix arbitraires et elle ne se montrait point insensible aux basses flatteries, une manière d'être qui la rendait davantage humaine et cachait sa véritable nature à ce diable de syndicat. Et à l'insu des employés, elle enregistrait des rapports transmis aussitôt à monsieur Mercédez qui s'empressait d'aller jeter lui-même des grenades.

J'entend des lecteurs ébahis proclamer la plénitude de l'ordinateur mais ils se trompent car

Viralet lui avait inventé de surcroît un passé, un nom et avait amélioré sa méchanceté. Elle était née dans un pays étranger de sorte qu'elle pouvait raconter des menteries sans que personne ne puisse les vérifier. Il me proposa de la dénommer Colette. Pourquoi pas? Dans sa méchanceté il mêla cruauté et obstination. Imaginons une jeune secrétaire engagée par la revue et protégée de nos bombardements pour son appartenance à une agence, me proposa très sérieusement Viralet comme situation. Colette en ferait, faute de mieux, une victime idéale de son humour. Elle prendrait son gros crayon rouge, s'emparerait d'un travail, ondoierait l'immensité de son arrière-train d'acier sur la chaise pour ensuite, à tour de bras, souligner, rayer, raturer, effacer, dessiner, corriger et retoucher, faire des traits, des boucles, des jambages, des sigles et des renvois. Le texte une fois devenu le plus joli torchon, elle s'en moquerait à la ronde pour humilier la débutante. A un point tel que si un des mes lecteurs se retrouvait sur place, il se sentirait certes l'obligation de consoler la demoiselle tourmentée. La machine par contre ne serait pas encore assouvie de sauvagerie et écrirait à l'agence pour se plaindre dans une lettre ironique mais sans esprit, ce qui lui serait propre. Résultat: cette novice timide ne serait plus engagée par l'agence. De bonasses lecteurs

croient sans doute que Colette pourrait s'abstenir de la plainte, vu l'inexpérience de la fille et son apport somme toute temporaire à la revue. Cependant, la machine n'aurait pas un caractère programmé pour agir ainsi. "Au contraire, m'expliqua Viralet, je l'ai programmé pour qu'elle agisse imperturbablement au nom de beaux principes. L'histoire déborde de massacres au nom de beaux principes, alors pourquoi pas notre machine?" Notre ordinateur sur pattes n'avait en outre d'admiration que pour lui-même et sa famille imaginée par nous. Fallait la voir quand, les yeux attristés, les trous de nez orientés vers les nuages esseulés, elle ébruitait sa difficulté de vivre parmi nous, dans le milieu ankylosé du sous-sol prolétarien.

En fait, la seule vantardise dont la machine s'abstenait c'était évidemment de se prétendre belle femme. On se l'expliquait avec facilité puisque cette particularité se serait vérifiée immédiatement: un troisième menton lui arrangeait la face comme une grenouille qui coasse et l'échine lui recourbait sous le poids des bourrelets de métal. "Il faut la fabriquer avec un maximum de disgrâces physiques, m'avait expliqué Viralet, afin que les employés frustrés se vengent par la pensée en lui attribuant des sobriquets féroces." En fait, si on

l'avait façonné pleine d'allure, les employés auraient tôt songé à massacrer la machine alors qu'en la construisant grosse et laide, les travailleurs se vengeaient en marmonnant des noms sur sa corpulence, l'être humain étant ainsi façonné que l'obésité d'un camarade détesté est une amorce excellente pour libérer ses impulsions réprimées. Le caractère de la machine ne se limitait pas à son seul égocentrisme. En effet, Viralet imagina aussi de la programmer d'une manière qu'elle se sentait obligée de diminuer tous les bons diables de son entourage. On ne répétera pas ses ragots car ces saletés rempliraient mille pages mais rappelons qu'aucun n'échappait à sa hargne, pas même monsieur Mercédez. Certains esprits curieux ou obsédés se demandent si Colette pratiquait le sport de l'amour. Allons donc! a-t-on déjà vu une seule machine intéressée par les gymnastiques de la reproduction? Juste ici, d'ailleurs, les lecteurs le noteront: l'ingéniosité de Viralet avait ses limites.

Stupéfait et déconcerté, Monsieur Mercédez à son bureau m'appela et les bras ouverts en ma direction

s'empressa de s'exclamer: "Vous êtes un homme d'un génie merveilleux et je vous aimerais bien comme gendre!" Apparemment déçu, il grattait son crâne dégarni puis, soudain, le regard vitreux et le visage décomposé s'écria: "Nom de nom! Par exemple! Que vois-je!?" Il voyait mon frère; Arizou, le naïf bonusse, Arizou, le futur gendre de monsieur Mercédez, au coin d'un couloir arrivait, Arizou, son veston vert, sa fleur à la boutonnière, son chapeau incliné sur l'oreille gauche, avec des employés sympathisait. "Ah ça! Vous vous fichez de moi! En voilà une allure admirable pour un futur président de compagnie!" rugissait monsieur Mercédez, le visage enluminé. "Oh, avec le titre le jour venu, hasarda Arizou... Et puis, les patrons sont plus chics de nos jours." Seul le troupeau sans cesse accru de travailleurs approuva les explications nulles de cet abruti. Monsieur Mercédez frémissait de colère. Admettre qu'un batracien vêtu comme un perroquet et fiancé à la fille d'un président, choisît la journée de ses nocés pour distribuer cajoles et mamours aux employés! Tout de même on ne pouvait pas l'écoeurer davantage!

Malgré le scandale, la décision se voulait irréversible et on prévoyait toujours le mariage d'Arizou avec Viracelle. Tout au plus m'accorda-t-on, contre un petit salaire, le poste de conseiller technique aux ressources humaines.

Nous discussions de ces détails intolérables lors de l'apparition de la fille de monsieur Mercédez. En voyant sa robe de mariage, l'émotion m'étreignit davantage. Son père lui annonça alors la médiocrité enracinée d'Arizou pour la présidence et elle ne se montrait point insensible aux biens procurés par les profits de la compagnie. Certes, ce jour-là resplendissait dans ses beaux plumages de circonstance mademoiselle Viracelle, mais dans l'avenir elle ne posséderait peut-être plus ni bagues, ni colliers, ni bracelets. La certitude de ne pouvoir survivre sans bijoux la plongea dans une mélancolie difficile à dissimuler. Depuis ses extases amoureuses, elle se réfugiait dans les folies. Maintenant elle réfléchissait et se balançaient les forces du cœur et les forces de l'esprit. Au moment où elle se demandait si elle oserait épouser Arizou, accoutrée en pauvre pour l'avenir, son regard se fixa sur un linge de ma poche, le voile qu'elle m'avait offert lors de mon combat contre Anoz.

Mademoiselle Mercédez hésita. A ce même instant, sonna la sirène de l'usine pour annoncer la pause syndicale de quinze heures. Elle l'entendit comme un avertissement du ciel; et ensuite, afin de ne pas devenir, un de ces jours, une pauvre, elle sortit le voile de la poche de mon pantalon. A ce geste, les événements se précipitèrent car elle prouvait ici qui était le véritable héros.

La situation dégénéra alors en rixe. Mon frère, échauffé par la nouvelle tangente, m'administra un scandaleux coup de pied dans les amourlettes. Monsieur Mercédez l'accrocha aux épaules et le précipita vers la porte de son bureau. Mademoiselle Viracelle se jeta à mes genoux et me roucoula les mains jointes: "Me pardonneras-tu, mon héros bien aimé?" Et elle raconta dans les détails l'histoire à son père.

48

Je délaissai mes vêtements défraîchis d'aventurier pour recouvrir un costume en réserve de monsieur Mercédez. Ah, quelle allure! quelle prestance! L'habit me donnait le prestige d'un fier président!

49

Nous chassâmes Arizou de l'usine et le prévinmes de s'expatrier pour s'employer. L'enjouement m'embrouillait les méninges comme au jour où je l'avais vendu à Anoz.

50

Ainsi épousai-je Viracelle. Voilà l'état naturel de l'homme et telle se voulait ma destinée. La semaine suivante, Viracelle se montra habile gestionnaire et je lui confiai l'administration tout en conservant la présidence pour le prestige masculin. Je m'orientai

alors vers les arts de la littérature et entrepris la rédaction de mon aventure.

Aujourd'hui, mon épouse et moi nous partageons notre bonheur depuis quinze ans. Nous travaillons dur six jours par semaine. Le dimanche, buvons le thé, faisons le jogging, lisons la psychologie, fréquentons les arts. Viracelle, dans ses temps libres, fait aussi le féminisme. Nos deux enfants portent le "blou d'jean" et écoutent le rock.

Bref, nous ne vivons pas malheureux et procréons en nombre suffisant.

---

## Résumé

Le texte de création de cette thèse a été au départ envisagé comme un exercice à l'écriture romanesque. Aussi avons-nous adapté sa structure au modèle du conte merveilleux russe tel que décrit par Vladimir Propp<sup>(1)</sup>. Afin de nous donner aussi l'occasion de comprendre le phénomène du rire, nous avons ajouté un deuxième élément au récit: l'humour. Nos recherches nous amenèrent donc à la théorie d'Elie Auboin<sup>(2)</sup>.

Les théories de ces deux auteurs ont donc contribué à l'essentiel des techniques d'écriture utilisées dans notre texte de création. La partie théorique de la thèse explique les idées de ces auteurs et montre comment elles ont été appliquées dans notre récit.

---

(1) Propp, Vladimir, Morphologie du conte, Paris, Editions du Seuil, 1970, 254p.

(2) Auboin, Elie, Technique et psychologie du comique, Marseille, O.F.E.P. 1948, 272p.

---

Les actions de l'histoire que nous racontons ont été imaginées à partir de la structure du conte merveilleux russe tel que décrit par Propp. Nous expliquons ce plan du récit qui comprend les éléments suivants :

- la fonction et son numéro en chiffre romain,
- sa définition et le signe conventionnel que lui a attribué Propp,
- la forme de cette fonction,
- la forme précise de cette fonction dans notre texte de création.

De toutes les théories que nous avons étudiées sur l'humour, celle d'Elie Auboin nous a semblé, et de loin, la plus satisfaisante. Nous la résumons dans la partie théorique de la thèse. Enfin, nous expliquons les techniques d'humour utilisées dans notre texte de création.